



LIVRES

Les pays littéraires du Québec



Yvon Girard

page D 2



Lise Bissonnette

page D 4



Kénizé Mourad

page D 6



Michel Houellebecq

page D 8

Animation jeunesse
page D 10



SOURCE: RADIO QUÉBEC

«J'ai voulu "rapailler" des morceaux
du patrimoine littéraire disséminés
sur le territoire québécois»

Denise Pêrusse

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Imaginez: l'été prochain, plutôt que de choisir une destination touristique en fonction d'une auberge qui vous intéresse, un lac paisible ou un paysage époustouflant, pourquoi ne pas ajouter à la liste des critères qui marqueront votre sélection les espaces québécois qui ont donné lieu à de grandes œuvres littéraires?

L'idée, plutôt singulière, a donné lieu à de vastes recherches en même temps qu'à plusieurs périples sur le territoire québécois, toutes contrées confondues. Et elle culmine, quatre ans après avoir germé, en un petit livre tout à fait inusité — son charme tient d'ailleurs beaucoup à son caractère unique — qu'on pourrait assimiler à une route des lettres, plutôt qu'à un petit guide reprenant la route des vins de France.

Pays littéraires du Québec, guide de la «géographie littéraire» du Québec, a été écrit par Denise Pêrusse, que l'on connaît notamment pour un livre d'entretiens avec Micheline Lanctôt (*La Vie d'une héroïne*) en plus d'un portrait du poète Alain Grandbois (*L'Homme sans rivages*). L'écrivaine a fondu en quelque 400 pages l'amour du Québec et une passion indicible pour les écrivains — quelques-uns d'entre eux — qui ont marqué notre littérature.

Sélection, donc, effectuée par l'auteure à partir de ses propres coups de cœur: Denise Pêrusse aurait souhaité pouvoir les y mettre tous mais a dû se limiter à une soixantaine, espace et entreprise éditoriale obligeant. Guide touristique qui parcourt le Québec presque entier — les contrées du Nord en moins —, région par région, effectuant ici et là quelques pauses bien documentées en certaines villes, lieux d'origine des écrivains ou espaces ayant marqué leur œuvre.

L'île d'Orléans de Félix Leclerc, le Kamouraska d'Anne Hébert, le Natashquan de Gilles Vigneault, le Trois-Pistoles de Victor-Lévy Beaulieu. Quoi encore? Le Vieux-Québec de Roger Lemelin, le Carré Saint-Louis de Michel Tremblay, la Binerie de l'avenue Mont-Royal d'Yves Beauchemin, Sainte-Agathe des Monts et le poète Gaston Miron, le Mont Saint-Hilaire de Paul-Émile Borduas, le Péribonka de Maria Chapdelaine et, par ricochet, Louis Hémon, l'île aux Coudres du cinéaste et poète Pierre Perrault. La liste pourrait s'allonger bien encore...

VOIR PAGE D 2: PAYS LITTÉRAIRES



JACQUES NADEAU LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LES BONNS LIVRES
EN FORMAT DE POCHE



En vente chez votre libraire
Catalogue complet : www.livres-bq.com



LIVRES

PAYS LITTÉRAIRES

«Ça prend plus qu'un brin de folie»

SUITE DE LA PAGE D 1

Après avoir choisi d'abord les écrivains, puis les lieux, après les avoir mariés les uns aux autres, Denise Périusse s'est amusée à se promener de par le Québec, découvrant les œuvres sous un autre œil, celui de l'auteur, et celui du lecteur qu'elle espère voir en nous tous.

«J'ai voulu "rapailler" des morceaux du patrimoine littéraire disséminés un peu partout sur le territoire québécois et dresser une cartographie des multiples pays littéraires du Québec», écrit l'auteure. [...] Tel un détective, voire un bénédictin, j'ai sillonné [ce] vaste territoire pour repérer les sentiers ouverts par nos écrivains. Remonter aux sources de leur inspiration, mettre en lumière le décor, le cadre qui a titillé leur fibre littéraire et surtout donner au lecteur d'ici et d'ailleurs l'envie de découvrir le Québec à travers leurs œuvres, telles étaient mes ambitions.»

Le Saint-Sauveur du père des Plouffe

Soyons un brin chauvine et choisissons ici pour fins d'exemple et de démonstration livresque le Québec natal de l'auteure de ces lignes-ci. Québec et ses environs est riche en auteurs: nous voilà en compagnie d'Octave Crémazie, Roger Lemelin, Félix Leclerc, Alain Grandbois, Anne Hébert et Hector de Saint-Denis Garneau (notons au passage une erreur difficile à pardonner dans un guide littéraire publié par une maison plus que familière avec la poésie: on y écrit Saint-Denis sans le y et avec le i).

Roger Lemelin, père spirituel de la famille Plouffe, est né en pleine Basse-Ville de Québec, dans le quartier Saint-Sauveur. Le guide nous amène

devant «une petite maison de bois», le 646, rue Christophe-Colomb, «au pied de la pente douce qui sépare Saint-Sauveur de la Haute-Ville». «Ainé de la famille, Roger Lemelin connut une enfance difficile en raison des années de crise, et une adolescence gauche et indisciplinée. Très jeune, il découvrit les délices de la lecture. Aussi n'était-il pas rare de le voir le nez plongé dans un livre, assis sur les marches de béton d'une maison faisant l'angle des rues Saint-Sauveur et Christophe-Colomb, en face de chez Ti-Coune Côté.»

Entremêlés à des parcelles d'œuvres de l'auteur, des morceaux de biographie racontent un peu l'auteur, le tout abondamment illustré en iconographie photographique, archives, etc., le b-a-ba de tout guide qui se respecte.

«Ça prend plus qu'un brin de folie pour se lancer dans une telle entreprise, raconte l'écrivaine, interrogée cette semaine peu après la parution de son livre. Mais j'étais tellement passionnée par mon sujet, j'avais vraiment le goût de faire découvrir des lieux du Québec à travers des écrivains qui y avaient été très attachés.»

Dure besogne que celle-là tout de même, car l'auteure parcourt le Québec, passe du livre au lieu, apprend sur l'écrivain qu'elle voit d'un autre œil après avoir vu l'endroit qui lui a inspiré une œuvre, effectue d'abondantes recherches, non seulement de textes mais aussi d'images, Denise Périusse ayant elle-même colligé photos et document d'archives qui colorent le volume.

Certains s'étonneront sans doute de ne pas retrouver dans cette liste de 65 auteurs choisis, supposées figures marquantes dans la littérature québécoise, quelques figures de proue

qu'on imagine incontournables dans un volume tel celui-là: en effet, les Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Yves Thériault ou Réjean Ducharme n'y sont pas. «Je sais très bien qu'on s'interrogera sur l'absence de quelques écrivains, répond à ce sujet l'écrivaine. Mais je devais absolument avoir en tête que j'écrivais en fonction non seulement de l'importance de l'œuvre mais aussi de l'espace qui l'avait inspiré. Et alors que pour certains, ce lien s'imposait — Félix Leclerc, Michel Tremblay, Anne Hébert —, pour d'autres, il était très difficile à illustrer.»

Les amoureux de poésie, ou les néophytes que la curiosité titille, y trouveront leur compte. L'auteure s'étonne qu'on lui fasse la remarque, — «Ah oui? Vous trouvez qu'il y a beaucoup de poésie?» — mais s'en réjouit en suite. «C'est peut-être signe que j'ai moi-même une sensibilité pour ce genre, peut-être le signe aussi que la poésie a une importance de taille dans la littérature québécoise.»

De ce projet, qui a pris l'allure d'un «monstre» au fur et à mesure qu'elle y avançait, tant la tâche était colossale, Denise Périusse aimerait qu'on retienne le «goût de visiter des lieux à partir d'écrivains» et l'envie de fouiller dans des livres oubliés au retour d'une petite virée à Trois-Pistoles ou à Sainte-Agathe-des-Monts. Qu'en bout de tournée, les lecteurs-randonneurs soient ravis d'une bouffée d'air frais et d'un voyage au pays des... mots.

PAYS LITTÉRAIRES DU QUÉBEC

Denise Périusse
L'Hexagone / vlb éditeur,
Montréal, 1998, 381 pages

Yvon Girard

Folio a 25 ans

Le directeur général considère que Gallimard y trouve sa place

ROBERT CHARTRAND

L'édition — ou la réédition — de livres en format de poche, qui s'est répandue dans tous les pays après la Seconde Guerre mondiale, semble avoir été bénéfique pour tous: les auteurs disposaient désormais d'un lectorat plus considérable et leurs œuvres, d'une seconde vie; le public pouvait s'offrir à bon compte les grands chefs d'œuvre et — avec un léger retard — tous les best-sellers; et les éditeurs... ont fait plus de profits!

Yvon Girard, directeur général de la plupart des collections Folio, propriété des éditions Gallimard, ne s'en cache pas: «Un éditeur est aussi un marchand. Il n'y a pas de mauvais honneur à cela.»

Après avoir été professeur d'université puis libraire, Yvon Girard est entré chez Gallimard en 1989. La maison avait prospéré depuis sa fondation en 1911 par les animateurs de la revue de la NRF: André Gide, Jean Schlumberger et Gaston Gallimard, mais l'allure de ses livres était restée la même; la fameuse maquette de couverture de la «collection blanche» n'a d'ailleurs pas changé jusqu'à aujourd'hui. Gallimard était une maison d'édition essentiellement littéraire, dont les auteurs étaient publiés en format de poche par Hachette, dans sa collection du Livre de poche.

Folio est né en 1972, à la suite d'une querelle avec le groupe Hachette sur des questions de distribution, qui fit grand bruit à l'époque en France. Gallimard a alors rapatrié ses auteurs, qui formaient un véritable aréopage littéraire: Gide, Cocteau, Camus, Malraux, Sartre, Céline, Saint-Exupéry. Ils furent le premier noyau du catalogue qui

compte, vingt-cinq ans plus tard, quelque 3500 titres répartis en neuf collections, tirés à quelque 12 millions d'exemplaires au total chaque année et disponibles dans près de 5000 points de vente à travers le monde. Folio, c'est maintenant 30 % du chiffre d'affaires des éditions Gallimard.

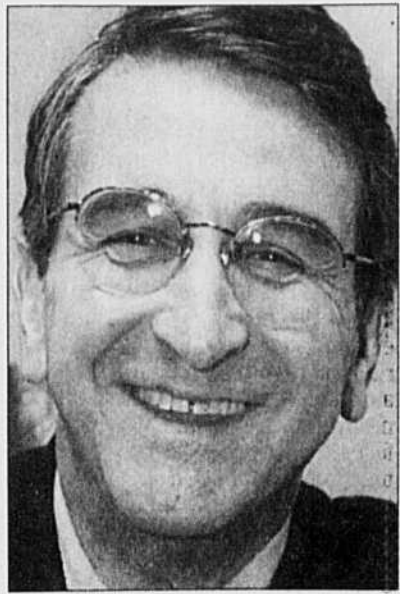
La plupart des auteurs de la maison aimeraient bien y «passer» dès après la première édition de leurs livres. Yvon Girard peut le leur refuser, ou décider de surseoir, s'il estime que le moment n'est pas venu. «C'est le cas de Pierre Michon, dont Les Vies minuscules, paru en 1982, avait eu un succès d'estime, mais pas au-delà d'un cercle de lecteurs avertis. Nous avons attendu 95 pour publier en Folio sa biographie de Rimbaud, qui n'a pas marché. Or, Michon avait publié d'autres livres entre-temps, et voilà qu'en 1997, Les Vies minuscules, en poche, ont eu du succès. Nous prenons le temps de laisser vivre la littérature. Et le temps, pour les livres, est parfois un facteur de bonification, comme pour le bon vin.»

Mais ce n'est pas le cas de Belle du seigneur d'Albert Cohen, ce roman mythique, peut-être le plus grand récit d'amour du vingtième siècle. Pourquoi avoir attendu plus de trente ans pour le mettre en poche? «D'abord, le livre de Cohen marchait très bien dans la collection blanche, même s'il était vendu à un prix assez élevé. Il avait sa vie. Mais un jour, la veuve de l'auteur nous a fait remarquer que le livre avait été publié en format de poche en anglais, en espagnol, en italien, en allemand, mais pas en français: c'était tout de même curieux! Et puis, nous avons constaté que la jeune génération ne connaissait souvent l'œuvre de Cohen que de réputation, sans l'avoir lu. Nous avons donc sorti Belle du seigneur en poche récemment. Résultat: il s'est déjà vendu à 200 000 exemplaires. Et il marche toujours en collection blanche, à telle enseigne que pour le prochain tirage dans celle-ci, le livre aura une jaquette qui reprendra la couverture Folio. Vous avez là toute la problématique, plus complexe qu'on ne croit, du poche.»

Cependant, il ne faut pas trop compter sur la notoriété des auteurs: le public y est moins sensible en poche qu'ailleurs. «Par exemple, Bernard Tirtiaux, dont le nom est très peu connu, a eu beaucoup de succès avec ses romans historiques, Le Passeur de lumière et Les Sept Couleurs du vent. Car c'est une des particularités du poche que de bénéficier d'un très vaste bouche-à-oreille. ce officielle, des arcanes de la notoriété.»

Les choses se passent ici davantage entre le livre et ses lecteurs, et Yvon Girard sait que le poche peut être imprévisible. «C'est d'ailleurs un des charmes de mon métier. Ainsi, il n'y a pas de loi qui ferait qu'un auteur vendrait deux ou cinq fois plus d'exemplaires en poche que dans la première édition. Cela arrive, certes, mais pas toujours. Le poche est un résonateur capricieux.»

Folio publie aussi des classiques du domaine public et des auteurs d'autres maisons d'édition dont Gallimard rachète les droits. «Dans ce cas, notre idée, c'est que tel auteur, que Gallimard n'a pas publié en première édition, doit se sentir bien dans le catalogue Folio. Nous avons le sentiment que la qualité littéraire du livre, la pâte de l'écrivain correspond à ce que nous aimons publier. C'est le cas de Michel del Castillo (auteur de chez Fayard et

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
M. Yvon Girard

du Mercure de France) et de Naguil Mahfouz, le prix Nobel ce que nous aimons proposer au public.»

Rude concurrence

Dans le marché du poche, la concurrence est rude, selon Yvon Girard. «Il y a en France plus de trois cents éditions de poche, mais le marché est dominé par quatre grandes collections: Le Livre de poche, Pocket, J'ai lu, et nous. Folio veut s'en tenir à la "littérature littéraire" et aux sciences humaines. Et il y a des secteurs, comme la science-fiction ou le sentimental, que nous ne voulons pas tenter d'occuper.» Quant aux romans policiers déjà publiés dans Folio, ils ont désormais une couverture qui les distingue des autres et sont offerts sur des présentoirs particuliers.

Mais Folio, insiste Yvon Girard, entend rester fidèle à l'esprit Gallimard. «Il y a des choses que Folio ne sait pas faire et ne fera pas. Chez nous, l'image d'une collection doit être soutenue pas une valeur incontestable, des critères de qualité littéraire dans lesquelles l'honnête lecteur va se reconnaître. C'est là un discours qui peut paraître prétentieux, et cela laisse entendre que beaucoup de livres sont très mauvais, ce que nous savons tous. Nous savons également que certains de ces très mauvais livres se vendent parfois mieux que les bons. Mais nous n'allons pas nous y mettre pour autant!»

Mais à l'inverse, n'y a-t-il pas des auteurs ou des livres trop difficiles pour le poche? «Compte tenu de nos très nombreux points de vente, nous avons des contraintes de lisibilité minimum à l'égard du grand public. Ainsi, nous éviterons de distribuer dans les kiosques de gares des textes abscons, pour ne pas tromper les gens. Sauf à penser que ce sont des classiques incontournables comme le Ulysse ou le Finnegans Wake de James Joyce.»

Les auteurs réputés plus difficiles, comme Pierre Guyotat ou Maurice Blanchot, Yvon Girard les publiera plutôt dans une collection comme «L'Imaginaire», dont il s'occupe également, et qui s'adresse à ceux qu'il appelle «les meilleurs lecteurs». «Car il faut le dire, il y a des lecteurs qui sont meilleurs que d'autres.» Il n'y a nul snobisme à en tenir compte dans les choix éditoriaux de Folio, pecteur tous ceux qui lisent.

Folio a 25 ans et se porte très bien, merci...

Grand Prix du livre de Montréal 1998



Diane Dulude

Gaétan SOUCY
L'Acquittement

126 PAGES • 16,95 \$

«Petit bijou d'une netteté cristalline, qui vous laisse pourtant dans un trouble entêtant comme un parfum, à vous y faire replonger en finissant.»

Raymond BERTIN, La Presse

«Avec la beauté de sa littérature [...], Gaétan Soucy est prestement pardonné d'avoir tout enveloppé d'un parfum énigmatique.»

Marie-Andrée CHOUINARD
1x Devoir

Venez rencontrer Gaétan Soucy
au Salon du livre de Montréal

samedi 21 novembre
de 16 h à 17 h
au Stand Boréal • 547

http://www.editionsboreal.qc.ca

Boréal
Qui m'aime me lise.

Carole Couture
Richard Desjardins
La parole est mine d'or

Triptyque (514) 597-1666

Salon du livre de Montréal, stand no 163

Essai, 195 p., 20 \$

Carole Couture examine l'itinéraire de la chanson dans le but de mieux situer l'œuvre de Desjardins dans le champ musical actuel.

L'AMOUR EN PERSONNE
Rachelle Renaud
ROMAN
Éditions du Nordir
20 \$

J'ai connu la brûlure de ta présence, la morsure de tes mots.

Je est un AUTRE.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LE DEVOIR

La librairie Gallimard, c'est des livres et... cédéroms
3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012

LIBER

Onnig Beylerian
Accords et impasses
Introduction à la négociation internationale par la simulation

156 pages, 21 dollars

136 pages, 21 dollars

350 pages, 30 dollars

sous la direction de Simon Harel
Résonances
Dialogues avec la psychanalyse

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

L'étoffe de nos rêves

L'écriture est une lecture

LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE

Pierre Yergeau
L'instant même, Québec,
1998, 112 pages

Il y a des livres, les meilleurs, qui appellent une lecture, sans laquelle ils demeurent comme des énigmes non résolues, comme des paroles sans échos. Ils sont eux-mêmes autant de tentatives de «lecture» du monde, toujours partiales, parfois folles, qui demandent à être lues à leur tour pour exister tout à fait. Ce sont des textes infinis: celui qui les lit se trouve à continuer leur écriture, allant même dans certains cas jusqu'à les réécrire, à sa façon, au risque de les gâcher ou de les trahir. Paradoxe et richesse de la littérature, où l'écriture est une lecture, et réciproquement.

C'est ce rapport complexe, ce jeu de miroirs infini entre lecture et écriture, entre sujet et objet, qu'explore le romancier et nouvelliste Pierre Yergeau dans *La Recherche de l'histoire*, qui est un essai tour à tour savant et candide, absolument littéraire dans son objet et sa facture. C'est la réflexion d'un lecteur entrecoupée des souvenirs d'un créateur. Le fil conducteur du livre, c'est l'examen, parfois assez technique, d'une nouvelle de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, *La Mort et la Boussole*, parue en 1942. Yergeau connaît bien l'œuvre de Borges, sur laquelle il a fait une thèse qui explorait les rapports entre le personnage du détective et la postmodernité. On peut même dire que l'œuvre de Borges circule dans celle de Yergeau comme un thème récurrent: par exemple, dans *Ballade sous la pluie*, un roman paru en 1997, un des personnages était précisément l'auteur d'une thèse sur cette même nouvelle de Borges, qu'un autre personnage tentait de déchiffrer...

Sur les traces de Lönnrot

Yergeau, dans son essai, revient donc sur les traces d'Erick Lönnrot, ce détective du texte de Borges. Pourquoi cette insistance, cette fascination? C'est que, selon Yergeau, Lönnrot incarnerait la mort du personnage du «détective analytique» cent ans après

qu'Edgar Allan Poe l'eut mis au monde sous les traits célèbres d'Auguste Dupin. On aura compris que Yergeau ne s'intéresse pas aux polars vite écrits, vite lus, mais à ceux qui sont aussi et avant tout des textes littéraires et auxquels se sont adonnés, à la suite de Poe, des écrivains majeurs comme Borges, Umberto Eco ou Hubert Aquin. S'ils ont donné ses lettres de noblesse au roman policier, c'est peut-être que celui-ci, «comme genre littéraire, offre une réflexion métaphorique de l'activité de l'écrivain», estime Yergeau. Ceux-là sont le plus souvent des énigmes en forme de jeu de miroirs: n'est-ce pas là la situation où se trouve l'écrivain lui-même, devant son œuvre et ses personnages? Quelle part de lui-même y a-t-il en eux, qu'il le veuille ou non? Les décrivant, racontant leur histoire, si exotique soit-elle, n'est-il pas en train de parler de lui-même? L'énigme policière, ici, est sœur de la création littéraire: celle-ci est aussi une quête de sens, et les auteurs ne cherchent peut-être qu'à s'y connaître eux-mêmes.



Robert Chartrand

L'énigme policière, ici, est sœur de la création

Et on peut en dire autant de la lecture même — en tout cas celle de textes qui ont quelque substance —, où l'histoire, le style, la structure du récit sont autant d'indices à déchiffrer et à ordonner. Yergeau l'écrivain se fait à son tour lecteur dans *La Recherche de l'histoire*. Il analyse la nouvelle de Borges sous de nombreux angles: grammairien et syntaxe de la narration, rhétorique, etc., comme le ferait un détective: il ne néglige aucune piste, est attentif à divers détails qui peuvent se révéler des indices significatifs. Son «enquête», disons-le, traverse parfois des passages difficiles — pour nous, lecteurs — alors qu'il commente, dans une prose le plus souvent elliptique, l'interaction et la distance entre le sujet et l'objet, ou le déplacement, dans certains textes littéraires, de la quête du sens vers une quête grammaticale. Certaines de ses phrases ressemblent à des maximes: «L'art est notre plus bel échec»; d'autres tombent comme des décrets: la culture moderne serait le «soubassement du monde» et non son miroir, comme on l'a longtemps cru. C'est dit comme en passant, comme autant d'évidences qui se passent d'explications.

Et Yergeau, tout en examinant minutieusement la nouvelle de Borges, réfléchit sur la modernité, la grande, celle qui a commencé à la fin du Moyen Âge et avec laquelle nous n'en avons pas encore fini de nos jours, comme il l'affirme d'entrée de jeu; sans cesse, depuis, nous nous interrogeons sur nous-mêmes et notre rapport au monde, sujets incertains, objets inconscients ou les deux à la fois. Les propos de Yergeau tiennent parfois de la haute voltige. Ils sont toujours rapides, incisifs, ne s'encombrant d'aucune démonstration fastidieuse. Il faut que l'enquête du lecteur de Borges progresse comme si le temps pressait, et nous nous sentons parfois comme les Watson du détective Yergeau-Holmes, lecteurs éberlués, arrivés forcément après coup, en retard d'une trouvaille: la lecture n'est-elle pas toujours une forme de rattrapage? Mais nous devrions bien que l'auteur, lui, sait où il va, que ses références aux philosophes Kant, Spinoza ou Heidegger, à la musique sérielle de Webern ne sont pas de l'épate: très brèves, elles pourront paraître obscures ou inutiles. On finit par comprendre que la lecture de Yergeau est ainsi: elle nécessite l'usage d'outils parfois sophistiqués, qui lui ouvrent des perspectives jusque-là insoupçonnées sur l'œuvre.

Le détective de la nouvelle de Borges finit par être la victime de sa propre enquête; son refus du hasard, son entêtement à suivre sa propre logique implacable l'ont tué. Il avait tant voulu s'imposer qu'il devint l'objet de sa propre enquête, et donc sa victime. Pierre Yergeau, lui, ne va pas aussi loin, mais il paie en quelque sorte de sa personne, au cours de son essai. Son analyse du texte de Borges, ses réflexions sur la modernité sont en effet maillées à des propos très personnels. Yergeau raconte ainsi des voyages qu'il a faits dans sa jeunesse à Istanbul et à Venise. Il se rappelle également certains épisodes de son enfance abitébienne. Il y a là des moments de pure grâce, comme dans un court chapitre intitulé «La cigarette», où il relate une ballade en auto sur une route de l'Abitibi.

Les enfants se bousculent sur la banquette arrière, la petite sœur compte les poteaux le long de la route; la mère, assise devant près du père, lui allume ses cigarettes. Puis soudain, l'auto, parvenue au haut d'une côte, cette sensation de n'être plus tout à fait sur terre, l'espace d'une seconde. «Jamais nous n'avions été aussi riches», note Yergeau. Et pourtant, ils n'étaient parvenus à aucune conclusion... Cet instant privilégié n'est pas devenu une histoire; il est demeuré un simple fragment d'existence sans structure, sans dénouement. Il deviendra peut-être, un jour, partie d'un texte, car n'est-ce pas de ces matériaux que sont faites éventuellement les histoires, comme les enquêtes de détectives où de menus détails à première vue insignifiants acquièrent, une fois convenablement assemblés, tout leur sens?

Ainsi, Pierre Yergeau, sans enquêter sur son propre passé, parle à l'occasion de lui et de sa propre œuvre, devenant le sujet en pointille de son propre essai, signalant par quels détours capricieux certains épisodes de sa vie se sont retrouvés dans certains de ses textes, notamment dans *1999* et dans *Tu attends la neige, Léonard?*. Et s'il n'est pas besoin de les avoir lus pour goûter *La Recherche de l'histoire*, celui-ci donne en tout cas envie de lire ceux-là.

Il y a une liberté souveraine dans cet essai où se mêlent une culture authentique, un attachement aux racines de l'enfance et une passion absolue pour la littérature. Pierre Yergeau est un lecteur et un écrivain invétéré, pourrait-on dire, qui s'investit dans son œuvre comme peu osent le faire. S'il ne vit pas de sa plume, il entend bien le faire par et pour elle. Voilà pourquoi ses romans et ses nouvelles sont irrémédiablement personnels, comme l'est cet essai. L'auteur s'y retrouve parfois sous les traits d'un personnage; parlant de lui, il parle de son œuvre. *La Recherche de l'histoire* est un essai-labyrinthe, avec ses zones obscures et ses passages lumineux, une invitation à tout lire, y compris notre propre vie, car «nous sommes à la recherche de la logique du récit dont nous sommes les acteurs». C'est un livre singulier, un livre d'histoires écrites ou à venir. C'est l'œuvre d'un des écrivains les plus doués de sa génération.



Finaliste au Prix du Gouverneur général 1998

LA PEAU D'ÉLISA

Carole Fréchette



À partir de la rencontre d'une dizaine de personnes vivant à Bruxelles, Carole Fréchette a conçu un magnifique personnage de femme qui raconte les souvenirs d'amour de ces gens comme si les événements lui étaient à elle-même arrivés.



Salon du Livre de Montréal
Séance de signature
le samedi 21 novembre de 16h à 17h
STAND 163

LEMÉAC / ACTES SUD-PAPIERS

Prix littéraires du Gouverneur général romans et nouvelles 1998



Diane Dulude



Christiane FRENETTE

La Terre ferme

roman

«Un roman tout en violences et en douceurs, un tableau vibrant et hurlant où la moindre nuance trouve pourtant à s'exprimer.»

Réginald MARTEL, *La Presse*

«Un ouvrage qui doit tout à la liberté de l'imagination et du verbe, à la rigueur de la structure narrative.»

Pascale NAVARRO, *Voir*

«Un livre sur la vie, vu à la lumière de la mort...»

Jean FUGÈRE, SRC

Boréal
Qui m'aime me lise.

Venez rencontrer Christiane Frenette
au Salon du livre de Montréal
samedi 21 novembre
de 16 h à 17 h
au Stand Boréal • 547

<http://www.editionsboreal.qc.ca>

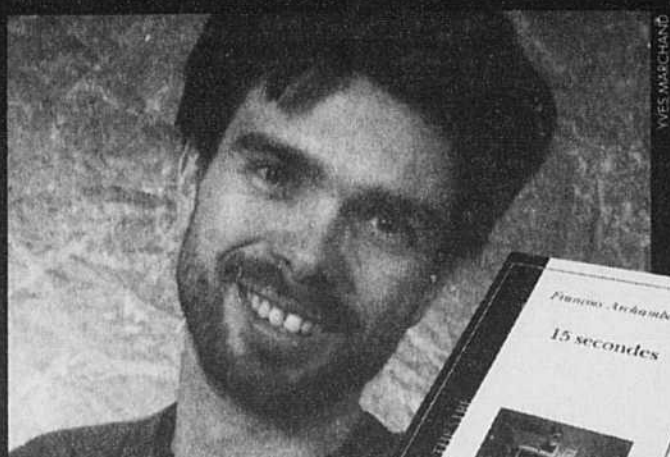
LIVRES D'OCCASION

Récents et anciens
Achat • VenteLa BOUQUINERIE
du plateau799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628BOUQUINERIE
SAINT-DENIS4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

Prix du Gouverneur général 1998

15 SECONDES

François Archambault



Deux visions du monde s'affrontent: celle de la consommation à outrance et celle du gaspillage des talents. Loin des idées reçues, la pièce fait entendre un cri d'amour, celui de jeunes gens qui n'arrivent pas à être tout à fait désespérés.

Salon du Livre de Montréal
Séances de signature
le vendredi 20 novembre de 20h à 21h
le dimanche 22 novembre de 14h à 15h
STAND 163

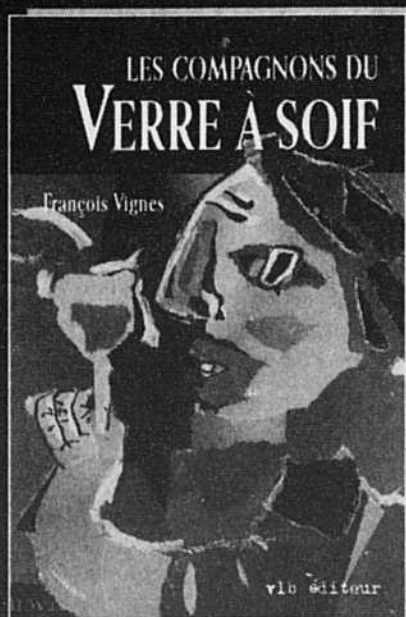
LEMÉAC

FRANÇOIS VIGNES

«... ce livre je l'ai goûté, je l'ai dégusté et je l'ai aimé.»

ROBERT SABATIER,
Académie Goncourt

«François Vignes a le sens de la formule et ses dialogues sonnent à la Prévert.»

PIERRE DRACHLINE,
Le Monderoman
19,95 \$PRIX GEORGES-BRASSENS
1998

vib éditeur
La passion de la littérature

LIVRES

Lise Bissonnette

La passion des mots, d'un lieu à l'autre

«Un dernier éditorial, qui raconterait par les textes une vie en journalisme»

MARIE-ANDRÉE
CHOUNARD
LE DEVOIR

Elle a troqué le neuvième étage de l'édifice de la rue de Bleury contre le premier étage de la rue Sherbrooke, coin Saint-Denis. Désormais, on doit dire madame la présidente-directrice générale, ce qui ajoute une particule ou deux au titre de directrice qu'elle portait depuis huit ans déjà.

Dans ce bureau éclairé autour duquel fourmille la petite équipe de la Grande Bibliothèque du Québec, Lise Bissonnette a parsemé déjà beaucoup de son univers: des toiles, des objets d'art ça et là, non pas issus de sa collection personnelle comme elle en avait coloré les salles du *Devoir*, mais plutôt de la collection de prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec.

À côté de son bureau de travail, une petite bibliothèque aux rayons presque vides, alourdis d'à peine quelques livres. D'ici peu — des semaines, de mois peut-être — les tablettes seront pleines. En attendant, c'est un de ses propres livres qu'elle regarde du coin de l'œil pendant que nous discutons, un peu de cette dernière parution, beaucoup de son départ encore récent du *Devoir*.

Toujours la passion du présent est un recueil qui parcourt les chroniques et éditoriaux ayant marqué le dernier passage de Lise Bissonnette en journalisme; il fait écho à *La Passion du présent*, volume premier paru en 1987 alors qu'elle claquait la porte du quotidien, en raison d'un conflit avec le directeur d'alors. Elle y revint en 1990, visant cette fois la haute direction, poste suprême qu'elle occupa huit années durant. Le départ de l'été dernier, elle le mûrissait depuis assez longtemps, et le décida en toute liberté, sans motif autre que l'idée plus qu'alléchante d'une Grande Bibliothèque, un projet récemment devenu projet de loi que Mme Bissonnette a façonné presque à sa manière, à coups de chroniques et d'éditoriaux dans *Le Devoir*.

«Pour cet ouvrage, écrit-elle en

guise d'introduction à son dernier témoignage journalistique, la sélection que j'ai opérée, au sens chirurgical, dans un ensemble conçu pour l'éphémère, tourne pourtant la page le moins possible. Je l'ai organisée comme un dernier éditorial, qui raconterait par les textes une vie en journalisme, l'immense majorité du temps au *Devoir*».

Choisir entre 1600 textes

Dans l'abondance de textes qu'elle a produits au cours de ses huit dernières années (entre 1500 et 1600), l'ex-directrice du *Devoir* a donc choisi — se piétinant littéralement le cœur parfois, obligée d'éliminer des textes écrits «dans un état de grâce» — ses meilleurs coups, d'abord dans le domaine de la chronique culturelle, qui occupa les trois dernières années la page B3 du journal du samedi, puis dans les éditoriaux (on y retrouve le célèbre «NON» du 9 juillet 1992, un seul mot que tous ont plus vite à la mémoire que les volumineux éditoriaux qu'elle aura écrits), aussi dans les collaborations hebdomadaires qu'elle prêta au quotidien *The Globe and Mail*, ensuite dans les écrits qui l'ont menée à la présidence de la Grande Bibliothèque, et enfin dans certains textes où elle a dévoilé au fil des ans sa vision du journal.

On pourrait peut-être comparer ce livre à une sorte d'album-souvenir que les adeptes de Lise Bissonnette aimeront avoir sous la main. L'efficacité et la beauté de sa plume, que plusieurs auront soulignées au fil des ans, son penchant pour les affaires culturelles — et sa passion encore plus vive pour les arts visuels ou encore les livres —, tout cela s'y retrouve.

Indicateur de ses préférences et de la ligne de conduite qu'elle aura donnée au journal, elle commence d'ailleurs la sélection par un condensé de quelques chroniques de culture, et pousse même l'audace par reproduire mot à mot les cinq papiers qu'elle s'est offerts — «une pure folie!», confie-t-elle — sur une lubie toute personnelle, l'écrivain George Sand.



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR

«Je commençais donc à être sérieusement mal à l'aise avec le jugement porté sur autrui — et Dieu sait que j'en ai moi-même porté sur plusieurs!» affirme Lise Bissonnette.

La culture au quotidien

«Il y a bien juste au *Devoir* qu'on

peut se permettre un truc comme celui-là, explique-t-elle. Imposer aux

lecteurs — parce que c'était véritablement ça — non pas une, mais cinq chroniques sur une écrivaine du XIX^e siècle? Je crois que c'est ce qui me plaisait par-dessus tout: me dire que c'était sans doute le seul journal au monde où on pouvait se permettre ce genre de fantaisies, un roman à la une, de la poésie tous les jours de l'été en haut de page, le genre de choses qu'on ne voyait pas ailleurs. Et il suffisait que je me dise qu'on ne le verrait pas ailleurs, justement, pour que ça me décide à le faire.»

Les chroniques culturelles, auxquelles elle s'est adonnée avec discipline et régularité, l'habitaient constamment, ne lui laissaient aucun répit. «Une forme de liberté contraignante, oui. Parce qu'une chronique, c'est un peu une obsession. Dès que vous y mettez le point final, vous vous mettez à penser à la prochaine.»

Alors que l'actualité lui impose presque toujours le sujet de l'éditorial, la chronique, elle, peut traiter de tout et de n'importe quoi; un bassin d'idées parfois si vaste qu'il en devient étouffant.

Lise Bissonnette remet le pied au *Devoir* au lendemain de la mort de l'accord du Lac Meech, en 1990. Les dossiers politiques que sont les nôtres ont jalonné son propre parcours d'éditorialiste, parfois de façon «très répétitive», affirme-t-elle. Ce qui n'est pas étranger d'ailleurs à sa décision de quitter le métier, lassée et embarrassée qu'elle était de devoir remâcher ses opinions et les propulser sur la place publique, une fois, deux, parfois trois par semaine.

«J'ai fait mon premier éditorial au *Devoir* en 1978! Vingt ans de journalisme de commentaire, à toujours devoir réagir à l'actualité, à revenir dans les mêmes pistes, avec la sempiternelle question constitutionnelle, j'avoue que je voyais venir les élections et que je commençais à trouver tout cela assez lourd.»

À ses proches qui la croisent et se torturent pour elle, s'imaginant qu'elle «souffre mille morts» de ne pas pouvoir, pour une première fois en l'espace de huit ans, mettre son grain de sel à la campagne électorale qui bat son plein, elle se fait rassurante. «Au contraire, maintenant je suis soulagée! Libérée!»

Désintoxication

Au-delà de cette liberté qui lui est redonnée à plus grandes doses désormais, elle savoure une sorte de phase de «désintoxication» de la pensée par commentaire, de laquelle elle jugeait devoir s'éloigner. «Il y a une sorte de déconditionnement à être toujours dans le milieu de la place, constamment sollicitée. Je pense qu'il faut à un moment ou l'autre se désintoxiquer de tout cela, et c'était une de mes déterminations profondes depuis des années, parce que c'est un métier dangereux. Un métier beau, fascinant, mais qui peut monter à la tête facilement parce que les gens finissent par se croire plus importants qu'ils ne le sont en réalité.»

Cette urgence à fuir la flatterie, «Madame B» — surnom qu'elle porte dans les coulisses journalistiques — affirme l'avoir toujours ressentie. Mais encore plus après sa première révérence, en 1986. «J'ai eu la chance d'avoir jeune une leçon que tous devraient apprendre dans la vie. C'est que les amis, les véritables, sont très peu nombreux. C'est un cliché, mais la pure vérité. Vous quittez *Le Devoir*, vous perdez les amis, vous y revenez, et soudainement, vous les comptez en grand nombre. Vous comprenez alors que ce n'est pas vous qui êtes important...»

Les textes d'humeur, souligne-t-elle dans les entrées en matière qui jonchent *Toujours la passion du présent* d'un chapitre à l'autre, prennent peut-être d'ailleurs un peu trop d'espace dans la presse actuelle. «D'instinct la presse écrite, modeste piste terrestre sous les couloirs dériens des mille moyens de communication électronique, comprend qu'elle ne survivra que capable d'interpréter, de synthétiser, de donner quelque sens à ce déversement qui est le privilège de notre fin de siècle, qu'on peut recevoir avec bonheur.» Mais, souligne celle qui se donne désormais non plus à ses propres mots, mais à ceux des autres, rassemblés sous la couverture de tous ces livres qu'abritera la Grande Bibliothèque, le jugement sur autrui ne devrait pas être l'apanage des seuls journalistes-éditorialistes-chroniqueurs. «Qui sommes-nous pour que nos avis soient ainsi en exergue des jours?», écrit-elle encore, dans le style qui lui est propre.

«Je commençais donc à être sérieusement mal à l'aise avec le jugement porté sur autrui — et Dieu sait que j'en ai moi-même porté sur plusieurs!» affirme-t-elle. Je trouve que de temps à autre, il faut laisser la place à d'autres. On n'a pas à monopoliser le jugement ainsi. Sous prétexte qu'on est journaliste on a cet espèce de droit divin de juger autrui? Non. Il était grand temps que je laisse. J'avais fait le tour du métier.»

TOUJOURS LA PASSION
DU PRÉSENT

Lise Bissonnette
Boréal, Montréal, 1998, 273 pages

Libre Expression

LUC CHARTRAND
auteur du roman
Code Bezhentzi
lauréat du prix
Jules-Fournier 1998

LUC CHARTRAND

CODE
BEZHENTZI

ROMAN

Code Bezhentzi
582 pages, 27,95 \$.

Le premier roman de LUC CHARTRAND: un thriller qui nous entraîne jusqu'en Afrique du Sud, en passant par Londres, Tanger et Ceylan, en compagnie d'un héros qui découvre l'ampleur du cartel du diamant.

«Un polar international»

Normand Lester, *L'actualité*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

LUC CHARTRAND
au Salon du livre de Montréal
au stand des ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION

No. 147

dim. 22 nov.

de 12 h 30 à 14 h

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

MICHEL
DÉSAUTELS

«Un style élégant, très personnel [...] Un bonheur d'écriture qui devient pour nous, jusqu'à la fin dramatique et inattendue, bonheur de lecture.»

LISE LACHANCE, *Le Soleil*

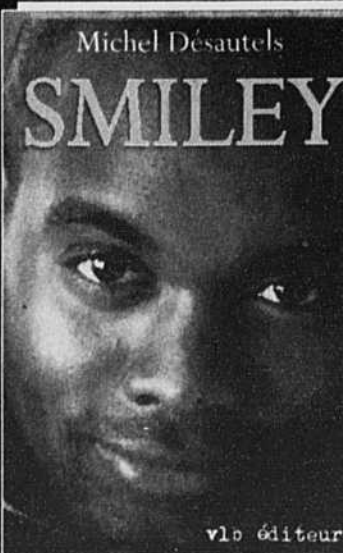
«Un grand cru [...] Un coup d'envoi fort réussi.»

STANLEY PÉAN, *Ici*

«Le jury ne s'est pas trompé. [...] M. Désautels réussira à vous passionner [...]. Chapeau!»

RÉGINALD MARTEL, *La Presse*

«Un roman qui se lit d'une traite, sans temps mort, d'une écriture sobre, efficace, convaincante.»

JEAN FUGÈRE, *Radio-Canada*roman
19,95 \$

PRIX ROBERT-CLICHE
DU PREMIER ROMAN

E/CEQ

QUÉBEC LOISIRS

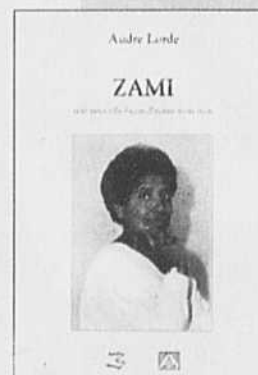
vib éditeur

La passion de la littérature



Nouveautés

Éditions TROIS - Éditions MAMAMÉLIS

Audre Lorde
ZAMIUne nouvelle façon
d'écrire mon nomAudre Lorde
Journal du cancersuivi de
Un souffle de lumière

166 pages - 35,00 \$



206 pages - 32,95 \$

Politiquement engagée dans la cause noire comme dans le mouvement des femmes, elle nous fait partager les engagements de la fin de sa vie, sa confrontation personnelle avec la peur, la force et la joie de vivre.

Alonso

Diffusion Prologue

LIVRES

LE FEUILLETON

Fable cruelle de corps performants

KURTZ

Jean-Marc Aubert
Éditions Fayard, 1998, 148 pages

Curieux personnage que ce Jean-Marc Aubert, né en 1951, dont la profession est celle de principal de collège à Amiens, où il réside; car la fable qu'il nous livre aujourd'hui — une fable érotique cruelle — a pour personnage principal Kurtz, dont nous apprendrons assez vite qu'il est le petit nom donné à un pénis... Fut-il né un peu plus tôt, Aubert aurait été banni de sa profession pour mauvais exemple donné aux jeunes qui sont sous sa gouverne.

Aubert est un écrivain de l'ironie et du désespoir masqué, dont les personnages se lancent souvent dans des quêtes aussi absurdes que pathétiques pour atteindre l'absolu, connaître la révélation ou recommencer autrement leur vie.



Jean-Pierre Denis

Aubert est un écrivain de l'ironie et du désespoir masqué

Bambous

Dans son dernier roman, *Bambous* (voir *Le Devoir* du 7 décembre 1996), on retrouvait un vieil alcoolique étendu un soir dans sa vomissure, par terre, qui avait soudainement une révélation en découvrant à travers le surgissement d'une faible racine, quasiment nue, qui s'acharnait à vivre dans un pot de terre qu'il observait du coin de l'œil, la force de vivre. Dans *Kurtz*, son dernier roman, quelque chose du même ordre se produit, mais c'est en un sens encore plus désespéré, plus absurde.

Qu'un alcoolique reconnaisse la force de la nature dans une simple racine qui lutte pour sa survie et qu'il en prenne exemple, nous acquiesçons immédiatement, peu importe le délire vers lequel l'entraîne ensuite l'auteur. Mais qu'un dessinateur, à la suite d'une rencontre avec une femme, abandonne tout pour se vouer au culte de sa propre... racine — excusez le jeu de mots — en attendant le grand soir, voilà qui étonne et dérange. D'autant plus que ce «culte du corps», dont ce roman est tout entier inspiré, rejoint si bien les errances de nos contemporains et de notre civilisation qu'il nous plonge dans le désarroi. On l'a vu encore dernièrement avec Michel Houellebecq (*Les Particules élémentaires*, Flammarion), l'obsession souvent inavouée de nos contemporains, malgré l'extrême liberté où nous sommes à cet égard, demeure la sexualité, qui se pratique au détriment de la rencontre amoureuse (ou, si vous voulez, de l'amour).

La partie emporte le tout, comme dans la métonymie, et la métaphore ne compte plus pour rien. Et si on y ajoute une autre obsession, celle de la «compétence» (qu'on pourrait aussi traduire par la performance) du membre, nous sommes alors tout à fait dans les lois du marché qui exigent que la chair, elle aussi, se soumette aux mêmes impératifs d'effica-

cité, de propreté, de consommation sans reste, sans promesse d'un au-delà... Un bien triste constat.

La technique sans l'amour

Dans une brasserie, un homme et une femme tombent donc en attraction charnelle et décident, d'un commun accord, de reporter le moment de leur union un certain 27 mai, à 21 heures, c'est-à-dire cinq mois plus tard. Pourquoi si tard? Un caprice de la jeune femme, qui ne veut pas que leur rencontre tombe dans «les histoires ordinaires». Dès lors, pour notre narrateur, c'est le début d'une longue préparation pour être, au jour dit, à la hauteur des attentes de la jeune femme. N'a-t-elle pas ajouté que, détestant la concupiscence, elle n'aimait que le désir et la compétence?

Il se trouve que notre héros n'a jamais été particulièrement intéressé par le sexe, ayant même les «plus grandes réticences à [...] prononcer» ne serait-ce que le mot, qu'il n'a par ailleurs jamais connu quelque excès que ce soit sur ce plan, étant totalement dépourvu d'imagination. La femme est belle, son corps, autant qu'on puisse en juger, parfait, musclé, élégant, net, déga-

gé. Elle s'appelle Laure. Un rendez-vous est pris où la discussion tourne d'abord autour de Conrad, Racine, Kafka et Saint-Simon, chacun s'entendant pour reconnaître qu'il ne déteste rien tant que la confession lyrique et le verbe aimer. «Que signifie "aimer"?»

L'érotisme fétichiste

Reste donc l'érotisme, volontiers fétichiste quand il ne s'attache qu'au corps et à ses détails: une courbe, la cambrure des reins, un bras, une épaule, le rebondi d'une fesse, un rayon de soleil sur la peau, un velouté, une haleine, le plat du ventre, même quand il respire... A la rencontre suivante (toujours à la même brasserie), le choc est encore plus grand, et notre homme a la sensation d'entrer cette fois «dans un monde parfaitement compatible avec [sa] personne». A son regard troublé, elle offre ses cuisses «comme un droit», lui permettant ainsi de considérer

son érection permanente «comme un dû». Tout le reste du roman va consister en ces rencontres, régulières, entrecoupées des préparatifs de notre mâle héros.

L'expérimentée Laure

Lecture de manuels de techniques amoureuses, conditionnement physique, mise en forme des fantasmes, fréquentation de prostituées, préparation d'un lieu fait pour l'amour («A force de discussions [...] nous convinmes qu'un sol en parquet était absolument nécessaire, sa blondeur, son contact chaud et pieds nus, ses craquements légers qui faisaient frissonner à l'approche...»). Rien ne doit être négligé. Il en va de même de l'expérimentée Laure qui, si on se fie à ses propos, semble avoir une furieuse avance sur notre héros. «Vous voyez mes jambes, dit-elle en enserrant le genou gauche de ses deux mains. Elles sont le produit [...] d'une musculation raisonnée, jamais agressive. Musclées, certes, mais si possible en douceur; rien n'est plus horrible que le mollet saillant ou la rotule asséchée, tendue sous la peau. Néanmoins, je fais sans difficulté deux cents flexions et je ne prends jamais l'ascenseur.»

Sommes-nous devant un traité de conditionnement physique qui répondrait à une nouvelle esthétique du corps et de sa forme, joignant les deux principes de la compétence moderne: fermeté et souplesse, efficacité machinique et liberté du mouvement?

Mais, avez-vous déjà vu deux amants détailler ainsi leurs charmes physiques réciproques sans céder au rire?

Le lecteur pressent bien que quelque chose ne tourne pas rond dans cette relation, qu'on ne peut pas préparer ainsi une rencontre érotique dans les moindres détails tout en attendant d'elle une révélation, un bouleversement (ce qui était précisément l'état de notre héros lors de la première rencontre). Il sent bien que, si les choses se poursuivent ain-

si, on va littéralement vers le raté, voire la catastrophe. Je ne vous en dis pas plus, vous laissant au plaisir, bien entendu cruel, de découvrir la conclusion de ce roman.

Le marché de la chair

Mais que vient donc faire Kurtz — le phallus autoperformant de ce piètre héros qu'est le narrateur —

Sommes-nous devant un traité de conditionnement physique qui répondrait à une nouvelle esthétique du corps et de sa forme?

dans ce roman? De quoi est-il le symptôme? Quel manque vient-il combler, quel faille vient-il colmater? On voit bien qu'il est sa propre référence, qu'il a une vie autonome, qu'il est animé non seulement par sa bestialité primitive, mais que, soumis aux contraintes de l'attente, il ne peut qu'entreprendre son renforcement progressif, imaginer sa ferme croissance, faire des rêves où il est le héros sans peur et sans reproche, culbutant les résistances qui se mettent sur son chemin afin de parvenir à la dernière porte d'un long couloir où il trouve enfin sa

princesse.

Est-il l'allégorie malade du corps lisse et en santé dont on fait aujourd'hui l'apologie, de la performance qui est devenue la valeur suprême du marché de la production, du désir réduit à sa plus simple expression, de la séparation de la volonté et des affects dans un monde où il n'y a plus place que pour l'efficacité et le rendement?

Il ne revient pas à l'auteur d'être plus explicite sur ce point, tout roman étant le produit d'une lecture. Reste que, amusant et même parfois carrément burlesque, ce roman nous laisse sur notre faim.

On nous montre une mécanique, mais pas ses rouages. Même les rêves de Kurtz ont quelque chose d'effrayant à force d'être sans au-delà. Mais c'est peut-être là la condition de notre être «moderne». D'être sans épaisseur.

denisjp@mlink.net

Libre Expression

Les Sélections du Sommelier 1999



- 250 vins commentés
- 240 pages
- un nouveau chapitre
- Les conseils du sommelier
- un lexique de la dégustation
- index d'harmonie mets et vins avec plus de 750 plats

EN VENTE PARTOUT 19.95 \$

FRANÇOIS CHARTIER
au Salon du livre de Montréal
au stand des ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION
No. 147
sam. 21 nov. de 19 h à 21 h
dim. 22 nov. de 14 h 30 à 17 h

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Dans le cadre du
SALON DU LIVRE
de Montréal
au kiosque de GUÉRIN éditeur,
il y aura

séances de signature
par :

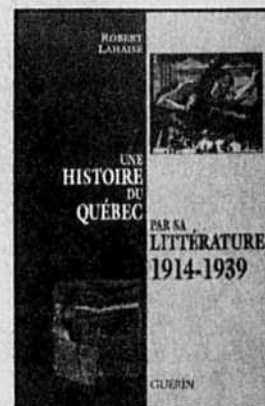


Mme Lise Jutras

Douze histoires pour les enfants

Samedi, le 21 novembre
14 h à 15 h

M. Robert Lahaise

Une histoire du Québec
par sa littérature
1914-1939Samedi, le 21 novembre
16 h à 17 hMmes Johanne, Liliane
et Line Fournier

Sous la coupe du serpent

Samedi, le 21 novembre
17 h à 18 h

M. Jean Grignon

L'oiseau-lyre

Samedi, le 21 novembre
19 h à 20 h

Mme Denise Laganière

Juré malgré soi

Dimanche, le 22 novembre
14 h à 15 h

Édité par

MM. Francis Parmentier
et Jean Panneton

Journal de Ringuet

Dimanche, le 22 novembre
15 h à 16 h

Mme Nilma Saint-Gelais

Le fou du paradis

Dimanche, le 22 novembre
16 h 30 à 17 h 30Internet ?
Plus de secrets !Le guide de
l'internaute
1999

Danny J. Sohier

28⁹⁵ \$544 pages
reliure mains libres

Venez nous rencontrer
au Salon du livre
de Montréal,
stands n° E13-15.

- Netscape et Explorer en français
- RealPlayer, VRML, Netshow et Shockwave
- Sessions de bavardage IRC
- ICQ
- Mondes virtuels
- Téléphonie Internet
- Courrier électronique
- Telnet, FTP, Usenet

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

GUÉRIN

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca
Courriel électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

LIVRES

Kenizé Mourad

La vie comme le roman d'une princesse apatride

La fille du radjah est devenue journaliste, féministe et écrivaine

LE JARDIN DE BADALPOUR

Kenizé Mourad
Fayard, Paris, 1998, 555 pages

ROBERT CHARTRAND

Avec son ascendance digne d'un conte merveilleux, Kenizé Mourad aurait pu avoir une existence de rêve, toute de calme, de luxe et de volupté. Sa mère était une princesse, fille d'un des derniers sultans qui régnerent sur l'Empire ottoman, alors que son père était d'une antique lignée de radjahs indiens, qui avait même des droits ancestraux sur les riches champs pétrolifères de l'Irak.

Mais sa mère quitte l'Inde et son mari en 1939; elle accouche de Kenizé Mourad en France et meurt un an plus tard d'une péritonite. L'eunuque qui devait veiller sur elles disparaît; la princesse orpheline, sans nouvelles de son père, se retrouve seule au monde, sans ressources.

Ces origines quasi mythiques n'ont pas empêché Kenizé Mourad de devenir une femme de carrière, qui vit intensément notre époque. Après des études de sociologie et de psychologie, elle devient journaliste pigiste avant de travailler comme grand reporter au *Nouvel Observateur*, de 1970 à 1982, où elle couvre les événements au Bangladesh, en Éthiopie, au Liban. Certains de ses reportages ont même paru dans *Le Devoir*. Elle s'est ensuite mise à l'écriture romanesque. Après s'être minutieusement documentée, elle fait paraître *De la part de la prin-*

cesse morte chez Robert Laffont en 1987. Le livre, qui retrace l'histoire de Selma, sa mère — son enfance dorée à Istanbul, son exil au Liban en 1918 avec sa famille, puis son établissement en Inde — est un succès immense; il est traduit dans plus de vingt langues.

Public et éditeur lui réclament une suite, qu'elle a d'abord refusé de faire.

«J'ai longtemps hésité avant de m'y mettre»

«J'ai longtemps hésité avant de m'y mettre. J'aurais plutôt voulu l'écrire à la fin de ma vie. D'abord, j'étais réticente à parler de moi et je savais que, si le livre était rejeté, je me sentirais rejetée moi-même. Et puis de parler de l'éducation que j'ai reçue, est-ce que cela pouvait se faire? Par ailleurs, je n'avais pas envie de me replonger dans des souvenirs pénibles, et il était impensable que le livre paraisse avant la mort de mon père, étant donné le portrait plutôt critique que je fais de lui.»

Un roman autobiographique

Le Jardin de Badalpour est un roman largement autobiographique, dont la première partie, sur l'enfance et l'adolescence, est écrite à la première personne. «Zahr, mon héroïne, est une enfant au début du récit, narcissique comme la plupart d'entre eux; tout le monde passe par ses yeux et ses jeux. Puis, lorsqu'elle devient adulte, il y a une distanciation: elle fait partie du monde.»

Voilà pourquoi la suite du roman, alors que Zahr devient une jeune femme, est à la troisième personne.

La quête de l'identité et la recher-

che des origines étaient inévitables, en l'occurrence: *Le Jardin de Badalpour*, là-dessus, est un roman-roman. «L'héroïne du livre est en effet un cas extrême de perte d'identité puisqu'à 15 ans, on lui dit qu'elle n'est pas qui elle croyait être et que tout son monde va s'écrouler. Elle ignore tout de sa naissance, de l'identité de ses parents, de sa religion. Elle veut donc se construire, s'agripper à quelque chose de solide. Dans ce sens, elle ressemble à des milliers de personnes qui sont transbahutées d'une culture à l'autre, qui ont perdu leurs racines, même si mon cas — ou, si l'on veut, celui de Zahr — est particulièrement exotique.»

Sa jeunesse française est celle d'une jeune fille de bonne famille: prise en charge par des familles bourgeoises, elle étudie dans des écoles privées. «C'est une petite princesse choyée parfois, mais elle est élevée par charité, avec l'argent des autres. D'où un déséquilibre dans sa personnalité. Elle aura une propension à la rébellion et un besoin impérieux d'appartenir à un groupe, à une communauté quelconque. D'où ses études de sociologie et son adhésion à un groupe politique d'extrême gauche.»

Zahr se cherche en tant que personne, et plus particulièrement comme femme. Et elle découvre, stupéfaite, que les hommes, quelles que soient leur culture et leurs convictions, se ressemblent parfois étrangement: «Étonnant comme son révolutionnaire de père se montre conformiste lorsqu'il s'agit de femmes! Stupéfiant comme les hommes les plus progressistes peuvent se révéler réactionnaires lorsqu'il s'agit de leur propre épouse!», s'exclame Zahr. Un professeur de philo français, révolutionnaire bon teint, se révèle dans l'intimité un amant jaloux et possessif, de même que le père de Zahr, le radjah progressiste, redevient très respectueux des coutumes lorsqu'il s'agit des femmes.

Intolérance

Kenizé Mourad fait le même constat que son héroïne: «En France, on dit aux femmes: tu couches, sinon t'es une pute; en Inde, c'était plutôt: si tu couches, tu es une pute. Mais en fin



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Kenizé Mourad, auteure du roman *Le Jardin de Badalpour*, aurait pu avoir une existence de rêve.

de compte, j'ai constaté qu'il y avait autant d'intolérance et de fermeture d'esprit dans les milieux d'extrême gauche que chez les religieux ou chez les musulmans. Et Zahr a été plus traumatisée par ces Occidentaux dits progressistes qu'elle ne l'a été par les religieux ou en Inde, où on l'a bouclée.»

Cela dit, le père de Zahr est tout de même un beau personnage. C'est un homme qui a perdu son fief dans les réformes qui ont suivi l'indépendance

de l'Inde en 1947: en dépit de son statut de radjah, il est partisan de la justice sociale. Il ne croit pas aux traditions, mais il sait qu'on ne peut les bousculer qu'à distance, dans un contexte où elles n'ont pas de poids. Il en est ainsi de ces mariages mixtes, dit Kenizé Mourad, «où tout se passe merveilleusement bien tant que les couples vivent loin de leur pays d'origine. Mais s'ils reviennent dans leur patrie, on va les ostraciser. Comme le dit le père de Zahr: à Rome, vis comme les Romains. Mon père était un homme fier. C'était aussi un personnage tragique, contradictoire, et un stoïcien.»

Identité

L'héroïne du *Jardin de Badalpour* doit se forger une identité en faisant le tri dans ses origines. En fait, elle n'a même pas de nom de famille. Lequel choisir? Elle se décide finalement, comme la romancière, pour celui de son grand-père maternel, le sultan Mourad V. Mais Mme Mourad n'est pas sûre d'avoir fait le bon choix. «Je me dis parfois que j'ai fait une erreur en prenant un nom qui est de mon origine. Si j'avais choisi Kenizé Dupont (!), j'aurais peut-être eu plus de liberté pour dire ce que je pensais. Mais je ne voulais pas me cacher derrière un nom français — comme plusieurs le font. Je voulais faire la preuve qu'on peut tout de même agir, donner son avis, même si on est identifié comme étranger.»

Quant à l'Inde qui est décrite dans *Le Jardin de Badalpour*, c'est un pays attachant, certes, mais dur, et où on se montre encore de nos jours féroce-ment attaché à des traditions anachroniques. «Vous savez, c'est le pays le plus

violent que j'aie connu. L'hindouisme, il faut le dire, est la seule religion au monde qui soit basée sur l'inégalité entre les hommes. Les autres religions se proclament contre, à tout le moins en principe. Mais, dans l'hindouisme, on fait partie d'une basse caste parce qu'on a été méchant dans une vie antérieure, et on doit demeurer dans sa condition inférieure à jamais. Ceux qui tentent d'en sortir se font battre ou tuer.»

Mais ce ne sont pas les religions qui sont d'abord en cause, selon la romancière. «C'est d'abord une question de conditions socioculturelles et économiques. L'interprétation d'une religion se fait toujours selon la coutume de tel ou tel pays. Voilà pourquoi, par exemple, les femmes peuvent être maltraitées, humiliées dans certains pays islamiques, où on travestit le message du Coran.»

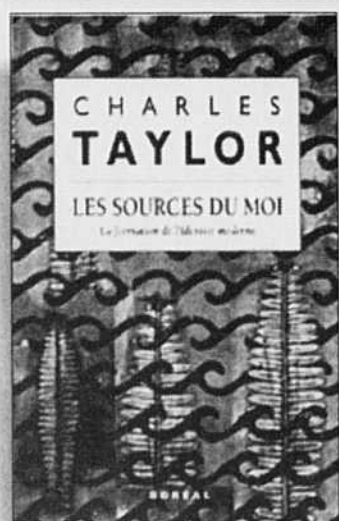
Le jardin de Badalpour existe vraiment. Symbole de l'appartenance de Zahr à ses origines, souvenir de sa mère qu'elle n'a pas connue, il lui est légué par son père, puis réclamé par son frère aîné. Kenizé Mourad, elle, n'a jamais réclamé ce jardin. «Il est important comme symbole, comme souvenir. Mais je crois qu'il vaut mieux lutter en écrivant qu'en s'attachant à un bout de terrain. Cela dit, je crois qu'il est beaucoup plus difficile de ne pas avoir de pays que d'être sans famille; le pays, c'est le lieu où on peut inscrire une action. Voilà pourquoi je me suis tournée vers l'écriture, qui était le seul pays où je pouvais dire ce que je pensais et ressentais.»

On peut rencontrer Kenizé Mourad au Salon du livre, où elle dédicacera son roman.

Prix littéraires du Gouverneur général traduction de l'anglais 1998



Gabor Sillasi



714 PAGES • 39,95 \$

Extrait des commentaires du jury

«Charlotte Melançon a su faire passer toute l'érudition de cette étude monumentale avec clarté et concision.»

Charlotte MELANÇON
Les Sources du moi

La formation de l'identité moderne de Charles Taylor

Traduction de *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*

«Un colossal travail d'interprétation dans les couches profondes de l'identité que mène *Les Sources du moi*.»

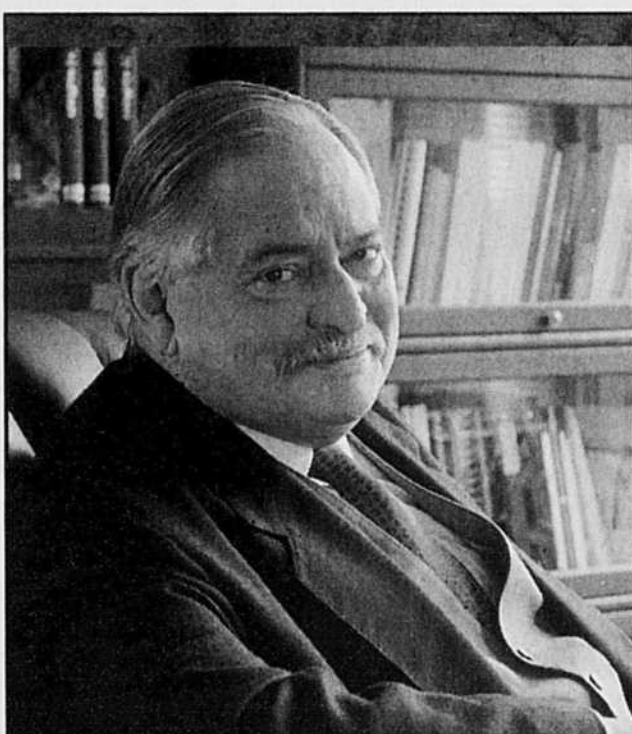
» P. de LARA, *Le Magazine littéraire*

«*Les Sources du moi* — œuvre saluée partout comme une contribution exceptionnelle à la philosophie — est un texte dense, savant.»

Pascal NAVARRO, *Voix*

Boréal
Qui m aime me lise.

<http://www.editionsborealgq.ca>



JACQUES PARIZEAU

«Écrit avec une plume d'une redoutable efficacité, dans un style clair et précis, ce court essai permet, même aux non-initiés, de comprendre un peu plus les enjeux de la mondialisation.»

FRANÇOIS NORMAND,
Le Devoir

Jacques Parizeau



Le Québec et la mondialisation

Une bouteille à la mer?

vib éditeur

essai
6,95 \$

vib éditeur
La passion de la littérature

Grand Prix du livre de Montréal 1998

Félicitations au lauréat
du Grand Prix du livre
de Montréal 1998

Gaétan Soucy pour son
roman *L'Acquittement*
publié chez Les
Éditions du Boréal



Ville de Montréal

LIVRES

HISTOIRE

Les porteurs de savoir

L'histoire de la science et des techniques comme une histoire de l'humanité

DU SCRIBE AU SAVANT

Les porteurs de savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle
Yves Gingras, Peter Keating,
Camille Limoges
Boréal, Montréal, 1998, 372 pages
ROCH CÔTÉ

Pourquoi les Romains n'ont-ils pas inventé la machine à vapeur? Ils n'en étaient pas si loin... et l'histoire du monde en eut été profondément transformée. C'est en train que les légions romaines auraient été transportées à travers l'empire...

Les Anciens connaissaient le moulin à eau, le treuil, la grue, le catapulte et réussissaient à combiner ces techniques pour construire des machines complexes. Un ingénieur militaire d'Alexandrie, Ctésibios, mit au point, au III^e siècle avant notre ère, une pompe qui utilisait des cylindres, des pistons et des valves; on s'en servait pour lutter contre les incendies (déjà, les pompiers pompaient) et pour évacuer l'eau infiltrée dans la coque des navires.

Toujours à Alexandrie, au premier siècle de notre ère, un nommé Héron écrivit sur la mécanique, la pneumatique et même sur les automates, traitant de l'air comprimé, des siphons... et de la vapeur. Mais il s'en servait pour faire tourner des figurines autour d'un axe.

En somme, les Romains et les Grecs (surtout ceux d'Alexandrie), étaient à un cheveu de l'invention de la machine à vapeur, celle-là même qui fut au cœur de la révolution industrielle du XVIII^e siècle. Pourquoi donc ne l'ont-ils pas fait? Et plus généralement, en termes plus savants, quelle est la cause de l'absence du mécanisme dans le monde antique?

Voilà le genre de questions auxquelles s'intéressent trois professeurs d'histoire dans le premier volume d'un ouvrage paru cet automne chez Boréal, sous le titre *Du scribe au scribe*.

Il ne s'agit pas là d'une autre histoire des sciences, comme il en existe déjà. Ce genre d'ouvrage se présente habituellement comme une description de l'évolution des idées et des méthodes qui ont abouti à la constitution de la science telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Une approche globale

MM. Gingras, Keating et Limoges sont d'abord des historiens. (Les deux premiers enseignent toujours à l'UQAM, l'autre est maintenant président du Conseil de la science et de la

technologie). La science en soi les intéresse, mais c'est surtout l'histoire de ceux qui l'ont portée concrètement et la compréhension du type de civilisation dans laquelle ils se trouvaient qui fait l'intérêt de leur ouvrage.

Plus qu'une simple histoire des idées voilà donc une approche globale qui resitue le savoir dans ceux-là mêmes qui l'ont forgé — les porteurs de savoir — et dans le type d'environnement intellectuel qui était le leur. Ainsi, cette histoire de machine à vapeur ratée est-elle typique de l'approche des auteurs. Il ne s'agit pas seulement de savoir que les Romains étaient de bons constructeurs, que les ingénieurs d'Alexandrie, soutenus par l'Etat, étonnent par leur inventivité; il faut encore comprendre en quoi le monde romain, héritier de la culture grecque, fut incapable de faire franchir un nouveau pas à la science et à la technologie. De la même façon qu'il faut s'efforcer de saisir en quoi le monde grec a réalisé une coupure intellectuelle d'avec les civilisations mésopotamienne et égyptienne. Alors, pourquoi les Romains n'ont-ils pas inventé la machine à vapeur? Toutes sortes d'explications ont été

avancées. Ils avaient trop d'esclaves, a-t-on dit, d'où le peu d'intérêt à remplacer une main-d'œuvre abondante par des machines. D'où aussi le mépris pour les activités manuelles et techniques.

Les auteurs exposent et critiquent toutes les raisons possibles. Leur conclusion: ni l'esclavagisme ni l'économie n'expliquent l'absence du mécanisme dans l'Antiquité. Il s'agirait plutôt de l'inexistence à cette époque d'une véritable logique technique, d'une volonté même de progrès dans ce domaine. La civilisation gréco-romaine manquait de cet élan créateur, de cet appétit dans le domaine des techniques qui caractérise tant

l'époque moderne. On estimait avoir déjà inventé ce qui était possible et qu'il ne s'agissait plus que de le perfectionner. Le monde antique ne croyait pas que la «technè» puisse lui réserver encore bien des surprises.

Ainsi exposée, l'histoire de la science et des techniques devient une histoire humaine à part entière et cesse d'être un simple enchaînement des concepts à laquelle on réduit trop souvent l'histoire des idées qui ont fait avancer le monde.

Chainons essentiels

L'avantage de cette approche réside dans le fait d'aborder les civilisations, les institutions, les personnages dans le mouvement même qui les a portés et qui explique leur démarche. Ainsi, plutôt que de juger le scribe mésopotamien comme un proto-scientifique — par rapport à la science moderne — les auteurs nous font comprendre en quoi un tel personnage, en tant que maître de l'écriture et des inventaires du royaume, fut un chaînon essentiel qui a conduit l'homme occidental à une plus grande compréhension et une meilleure maîtrise de son environnement.

Cela aussi permet aux auteurs d'inclure dans leur histoire des personnages qu'on ne trouve pas habituellement dans les manuels d'histoire des idées, soient les cartographes, les navigateurs, les imprimeurs, les marchands, les constructeurs de bateaux, en somme tous ceux qui ont incarné en leur temps un mode d'appréhension et de maîtrise du monde.

Du scribe ancien au savant des Lumières, plusieurs façons de saisir la nature se succèdent et le statut des porteurs de savoir évolue: scribe mésopotamien,



philosophe grec, ingénieur d'Alexandrie, clerc médiéval, humaniste de la Renaissance, académicien, naturaliste, médecin, encyclopédiste et finalement savant, autant de statuts, autant d'illustrations de l'effort humain pour comprendre le monde, le codifier, le mesurer, l'analyser et le dominer.

L'ouvrage des trois historiens est écrit dans un style simple, limpide, qui le met à la portée des étudiants et du grand public. Il n'a pas le côté assommant des manuels et se parcourt comme un bon livre d'histoire. Des encadrés sont réservés, dans chaque chapitre, à des extraits d'œuvres d'auteurs des époques traitées.

On attend la suite avec intérêt, celle qui nous conduira de 1750 à aujourd'hui, époque qui, malgré ses 250 ans seulement, est plus lourde de connaissances que tous les siècles qui ont précédé.

LIVRES PRATIQUES

Enrichissement

15 MYTHES QUI MENACENT VOS ÉPARGNES

Pierre Caron
Les Éditions Transcontinental
Montréal, 1998, 291 pages

«Vous pensez que vos rendements sont bons? J'ai de petites nouvelles pour vous», attaque d'entrée de jeu l'auteur, qui est chef du groupe canadien de la firme Watson Wyatt, spécialisée en services liés à la gestion et à l'investissement de l'actif. Selon cet actuaire, qui compte plus de 25 ans d'expérience, des sommes considérables se perdent en rendement à cause de deux problèmes fondamentaux: l'absence d'un processus rigoureux et complet chez les investisseurs; la non-utilisation de stratégie efficace de placements d'avant-garde qui pourraient augmenter la rentabilité des portefeuilles. Cet ouvrage, divisé en deux parties, établit dans un premier temps le diagnostic de la situation actuelle, puis il propose des solutions pour que le lecteur en sorte gagnant.

FAITES LE BILAN SOCIAL DE VOTRE ENTREPRISE

Philippe Béland, Jérôme Piché
Les Éditions Transcontinental
Montréal, 1998
Les Éditions De la Fondation
entrepreneurship
Québec, 1998, 129 pages

Cet ouvrage, qui présente une approche originale du bilan social, s'adresse à ceux et à celles, de la grande entreprise ou de la PME, qui souhaitent produire et publier un bilan social, de même qu'aux personnes qui auront à le communiquer aux employés, aux partenaires et à la communauté. Il de-

vrait également intéresser les clients qui veulent en savoir plus long sur le rôle social des entreprises à l'heure de la glorification de l'économie et qui considèrent plus que jamais que l'entreprise doit en faire davantage. Les auteurs répondent à plusieurs questions de base. Un ouvrage clair qui constitue un bon outil de travail pour l'entreprise au moment de produire son rapport annuel.

COMMENT ACHETER INTELLIGEMMENT...

Colette Esculier
Les Éditions Uriel
Montréal, 1998, 235 pages

L'ouvrage, *Comment acheter intelligemment... terrain, propriété, maison neuve, chalet, condominium, multilogements*, s'affiche, en page couverture, comme le meilleur livre jamais écrit sur le sujet! Je ne saurais reprendre à mon compte cette affirmation, n'étant pas une autorité en la matière. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il renseigne le lecteur sur la façon d'acheter en lui apprenant comment faire une recherche au Bureau de la publicité des droits et à l'hôtel de ville, en moins de deux heures; quels sont les documents à demander et les questions à poser; comment vérifier la solvabilité d'un entrepreneur général; comment visiter une propriété; comment détecter des vices cachés; comment vérifier les dires d'un propriétaire vendeur; comment réussir une bonne négociation; comment lire et vérifier l'acte de vente; comment inscrire sur la promesse d'achat des clauses permettant de se désister sans pertes d'argent. Si on sait tout cela, c'est déjà, il me semble, un bon départ.

Renée Rowan

Prix littéraires du Gouverneur général poésie 1998



Suzanne Languevin

Suzanne JACOB
La Part de feu

poésie

«La douleur à l'œuvre dans *L'Obéissance*, et qui m'avait saisie, est au cœur de toute la poésie de Suzanne Jacob.»

Denise BRASSARD, *Ici*

«Très narrative, la poésie de Jacob met en scène juge, bourreau, enfant, le tout n'étant pas exempt d'une certaine violence tamisée.»

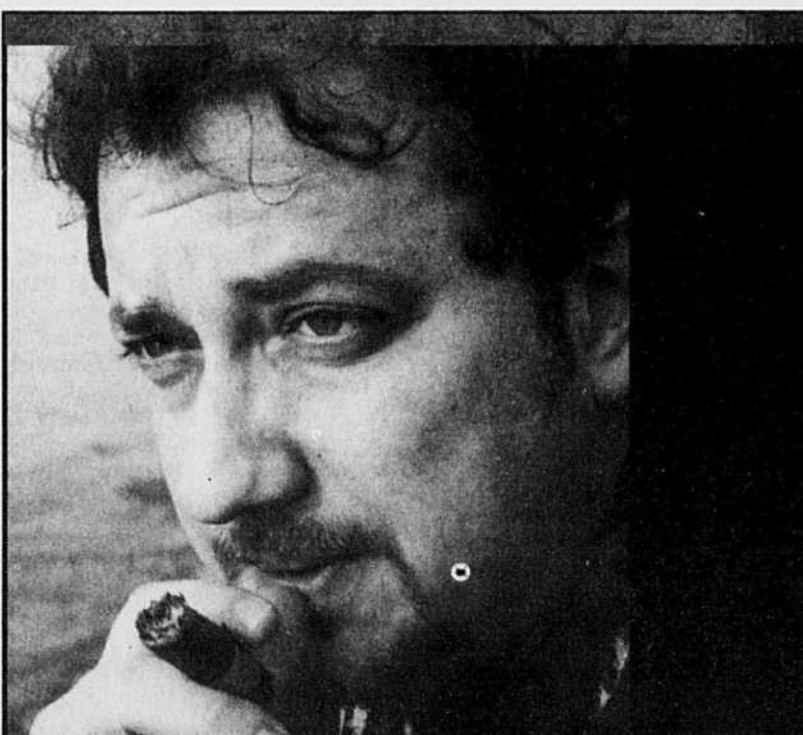
Sylvie BRIAND, *Le Quartier libre*

«Parfois surprenante, la poésie de Suzanne Jacob tente de réunir la part lyrique et orale dans une structure versifiée des plus denses.»

David CANTIN, *Le Devoir*

Boréal
Qui m'aime me lise.

http://www.editionsboreal.qc.ca



JEAN-FRANÇOIS FOURNIER

Le professeur Clark, rongé par la solitude, ne survit que grâce à ses chats, la peinture, la musique et les morsures de l'alcool. Un ballet d'ombres menaçantes...

Jean-François Fournier

Triptyque

Roman

roman
14,95 \$

L'HEXAGONE
La passion de la littérature

LES HERBES ROUGES
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 857

RENCONTRES AVEC LES AUTEURS



CLAUDE BEAUSOLEIL
Le Chant du Voyageur
Samedi 21 novembre de 15 h à 16 h

NICOLE BROSSARD
Journal intime
Samedi 21 novembre de 15 h à 16 h



BIANCA CÔTÉ
Carnets d'une habitué
Samedi 21 novembre de 15 h à 16 h

JEAN-MARC DESGENT
Les Paysages de l'extase
Samedi 21 novembre de 16 h à 17 h



CAROLE DAVID
La Maison d'Ophélie
Samedi 21 novembre de 16 h à 17 h

ANDRÉ ROY
Vies
Samedi 21 novembre de 18 h à 19 h



CAROLE MASSÉ
L'Ennemi
Samedi 21 novembre de 15 h à 16 h

FRANCE THÉORET
Une mouche au fond de l'œil
Samedi 21 novembre de 18 h à 19 h



LIVRES

Michel Houellebecq

Celui par qui le scandale arrive

Avec *Les Particules élémentaires*, il a provoqué le scandale littéraire de la décennie... en décrivant des gens de son époque

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Qui aurait pu prédire que ce petit homme de 40 ans au teint pâle et qui fume en tenant sa cigarette entre l'annulaire et l'index allait provoquer un tel grabuge? Michel Houellebecq est celui par qui le scandale est arrivé. La publication de son second roman a provoqué un «ouragan» — c'est son expression — comme on n'en avait pas vu depuis des années dans le petit monde littéraire parisien. Un tollé dont les jurys des grands prix littéraires ont probablement voulu se tenir loin pour ne choquer personne.

Promis à rien de moins que le Goncourt, l'auteur des *Particules élémentaires* (Flammarion) n'a eu que le Novembre, un prix de consolation. Il a pourtant écrit le roman dont on a le plus parlé cet automne. Un roman qui sera bientôt mis en images par Maurice Pialat et qui continue à remplir les tribunes d'opinions de la presse parisienne et européenne. Un roman sur lequel son auteur s'est laissé aller à des déclarations les plus provocantes, n'hésitant pas à soutenir l'eugénisme, le pape, les catholiques orthodoxes et, ce n'est pas rien, l'élimination pure et simple du sexe masculin. Toutes choses qu'il ne fait pas bon dire dans le petit monde tranquille de Saint-Germain-des-Près.

Histoires de gens

Michel Houellebecq a tellement bien manié la provocation et le sarcasme depuis trois mois qu'on en a presque oublié qu'il écrivait d'abord et avant tout des romans, pas des manifestes. «Je raconte simplement des histoires de gens qui vivent dans une société qui est la mienne», dit-il en parlant dans sa barbe, l'air hagard, installé dans un fauteuil entre une paire de chaussettes jetées sur la moquette, des cassettes vidéo éparses et un ouvrage de Machiavel en équilibre instable sur une pile de livres.

Car, derrière le polémiste et le persifleur au ton caustique, se cache un écrivain sensible qui a osé dire que tout n'était pas rose dans la société postsoixante-huitarde. Fils de parents divorcés, élevé par sa grand-mère, Houellebecq fait pour ainsi dire partie des naufragés des années 60.

«La révolution sexuelle, ça profite aux gens qui plaisent, dit-il. C'est une constatation banale, mais elle n'a fait qu'accroître le malheur de ceux qui ne plaisent pas. Elle a accru la souffrance des vieilles femmes aux seins qui tombent et de tous les autres. La révolution sexuelle n'a pas fait que des heureux.»

Comme ces rejets du Refus global qui ont soulevé les premiers la question, Michel Houellebecq connaît le drame des enfants de pa-



SOURCE FLAMMARION

Michel Houellebecq dit ne pas avoir été surpris par le tollé qu'il a déclenché avec son dernier roman, *Les Particules élémentaires*.

rents séparés. Il reste d'ailleurs silencieux lorsqu'on aborde le sujet. Il tente de faire dévier la conversation et d'éviter la question. Pourquoi chercher ailleurs? La réponse est dans son roman puisque les pages les plus sensibles portent sur la solitude de ces enfants abandonnés par notre siècle.

Lorsqu'il examine l'évolution des 30 dernières années, Michel Houellebecq ne voit pas grand chose dont on aurait raison de se féliciter. «L'heure est venue du bilan, dit-il. L'heure du jugement vient toujours. Et ce bilan est un peu froid. Je ne vois aucun progrès dans les années 60 et 70... sauf des progrès techniques. Sur le plan humain, il y a de moins en moins de relations entre les gens, entre voisins, au sein de la famille. Il n'y a pas de haine dans ce que je dis... Il n'y a pas d'indulgence non plus.»

Société de mères

Voilà pourquoi, petit enfant abandonné qui à 40 ans se croit déjà vieux, Houellebecq rêve d'une société de mères. Une société de femmes, douillette et chaude, que dans son univers de science-fiction il a créé et imaginant des manipulations génétiques qui feraient disparaître à jamais les mâles. «Les manipulations gé-

tiques ne me font pas peur. Elles peuvent améliorer l'espèce.»

On a fait tout un plat avec ces quelques mots maladroits répétés sur tous les tons. Houellebecq disait-il pourtant autre chose que ce qu'avait dit avant lui Aragon: «La femme est l'avenir de l'homme?»

«Les hommes n'ont jamais aimé la famille, dit Houellebecq. Une société de femmes serait moins violente.» Car ce dont l'écrivain a d'abord et avant tout la nostalgie, c'est de la famille. Celle qu'il n'a jamais connue et qui «était un système plus vivable que l'individualisme d'aujourd'hui. Un système pas toujours terrible, mais plus vivable.»

Dès qu'il commence à chercher les causes de cette déchéance, Michel Houellebecq s'égare en mauvais sociologue qu'il est. Il ne voit qu'un ennemi: l'affreux libéralisme venu des États-Unis et prêt à bondir sur l'Europe innocente. Houellebecq a une idée toute faite du Nouveau Monde qu'il n'a d'ailleurs visité qu'une seule fois.

L'Amérique, il l'a plutôt découverte à travers les livres de Bret Easton Ellis, cet écrivain sombre qui décrit un monde sans pitié. Une fois sur place, à New York, à Philadelphie, à Houston, Houellebecq ressemblait à cette duchesse de Langeais de Michel

Tremblay débarquant à Paris (*Des Nouvelles d'Edouard*). Terrifié, il n'a eu qu'une hâte: rentrer chez lui.

«L'histoire de l'Europe est un décalque de celle de l'Amérique. Depuis 50 ans, l'Europe a suivi toutes les modes américaines, à commencer par le rock. En découvrant l'Amérique, j'ai découvert une société violente que je n'ai pas aimée du tout. Et puis, on m'y interdisait de fumer partout...»

Chute des religions

Lorsqu'on lui indique que si l'on remplaçait dans son livre le mot libéralisme par le mot capitalisme, on aurait une analyse pour le moins marxiste orthodoxe d'une autre époque, il est parfaitement d'accord. «A cette nuance près, dit-il, que j'accorde plus d'importance que Marx à la chute des religions.»

Celle-ci serait l'autre cause de la ruine de nos sociétés. «Les gens ne savent plus comment vivre. Pourquoi s'intéresseraient-ils aux autres? Pourquoi soignerait-on les personnes âgées, plutôt que de les tuer? Jusqu'à présent, toutes les morales ont été fondées sur les religions. On peut peut-être imaginer une morale sans religion. Mais ça ne s'est encore jamais produit.»

La religion dont Houellebecq a la nostalgie n'est pas celle des pasteurs américains. C'est plutôt celle où toute la société croyait dans un même, rédempteur et fréquentait la même, église. L'instant d'après, il affirme: «L'idée que Dieu puisse exister, que Dieu ait créé le monde ne m'est jamais venue. C'était une fable qui donnait de la cohésion aux sociétés anciennes. Aujourd'hui, rien ne l'a remplacée. La disparition de l'idée que nous sommes immortels est quand même difficile à avaler... Nous savons que nous sommes mortels, sans rémission.»

Houellebecq est-il heureux? «Parfois», dit-il sur un ton songeur. En enfant persifleur, il avoue avoir joué de la provocation plus souvent qu'à son tour (en dénigrant par exemple Paule Constant, qui lui a ravi le Goncourt). «Quand on m'énervé, je provoque. C'est déprimant comme c'est facile de provoquer.»

Il dit pourtant ne pas avoir été surpris par le tollé qu'il a déclenché. «J'avais été remarqué. Les critiques attendaient mon livre. Finalement, je ne me sens pas tellement concerné par tout ce débat entre la droite et la gauche. Et puis, la polémique c'est fatigant. Je n'en peux plus. Je me liquéfie. Je crois que j'ai besoin de vacances...»

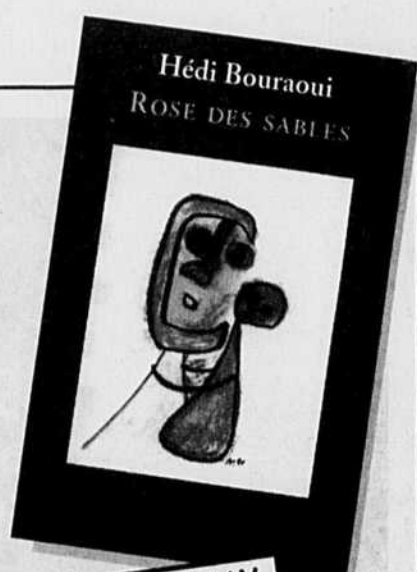
C'est fatigant de parler de soi.

LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES

Michel Houellebecq
Flammarion, Paris, 394 pages

crioux@compuserve.com

ROSE DES SABLES
Hédi Bouraoui
CONTE
Les Éditions
du Vermillon
15 \$



GRAND PRIX
du Salon du livre
de Toronto 1998

J'ai choisi de vivre
et de mourir au cœur
d'alphabets inconnus.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR



DENISE DESAUTELS

«La narration, très dépouillée, est traversée d'images séduisantes où on retrouve l'écriture à la fois maîtrisée et sensuelle caractéristique de toute l'œuvre de Denise Desautels.»

ROBERT CHARTRAND,
Le Devoir

«Tout est mesuré, nuancé, modulé.»

LAURENT MAILHOT,
Le Couac

«Quel beau titre et quel beau livre. [...] Un très grand plaisir de lecture.»

DANIELLE LAURIN,
Cent titres

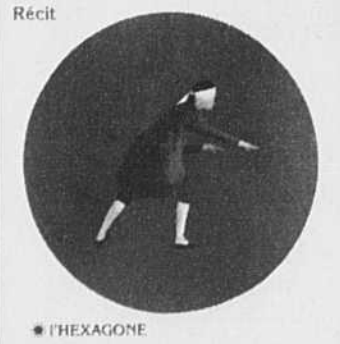
«Une lutte [...] que l'art illumine avec beauté.»

MARIE LABRECQUE,
Voir

Denise Desautels

Ce fauve, le Bonheur

Récit



récit
21,95 \$

Venez les rencontrer au stand Gallimard du Salon du livre de Montréal



Chrystine
Brouillet
auteur de
**Les neuf vies
d'Edward**

éditions Denoël

le samedi 21 novembre de 14h00 à 15h00

le dimanche 22 novembre de 16h00 à 17h00

le lundi 23 novembre de 19h00 à 20h00



Jean-Christophe
Rufin
auteur de
L'Abyssin et de
Sauver Ispahan

éditions Gallimard

le samedi 21 novembre de 16h00 à 17h00

le dimanche 22 novembre de 14h00 à 15h00



François
Barcelo
auteur de
Cadavres

éditions Gallimard,
collection Série Noire

le samedi 21 novembre de 17h00 à 18h00



Carole
Lambert
auteur de
**Fêtes
gourmandes
au Moyen Âge**

éditions Imprimerie nationale

le dimanche 22 novembre de 15h00 à 16h00



I'HEXAGONE

La passion de la littérature

GALLIMARD

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Géopolitique du Canada

Un pays complexe que les idéologues refusent de voir comme tel

LE CANADA D'UN MYTHE À L'AUTRE

Territoire et images du territoire
Frédéric Lasserre
HMH, Montréal, 1998, 296 pages

C'est le grand critique littéraire Northrop Frye qui prétendait que, au Canada, répondre à la question «qui suis-je?» consistait plutôt à répondre à la question «où suis-je?». La romancière Margaret Atwood, interpellée par cette réflexion, en fera le socle de son excellent *Survival* (en français au Boreal en 1987), dans lequel elle suggère que la littérature canadienne devienne, pour ses compatriotes, «une carte géographique de l'esprit».

Le chercheur Frédéric Lasserre, associé à la chaire Téléglobe-Raoul Dandurand en études stratégiques et diplomatiques de l'UQAM, a lui aussi pris au mot la profonde boutade de Frye et décidé d'entreprendre une vaste étude dont le résultat, un essai plutôt touffu intitulé *Le Canada d'un mythe à l'autre*, constitue rien de moins qu'une histoire et une interprétation géopolitique du Canada.

Son point de départ se formule en des termes déjà avancés par plusieurs (mais refusés, par exemple, par quelqu'un comme John Saul): «Fondamentalement, deux théories politiques, deux ensembles de représentations du territoire divergent, s'opposent, au Canada: la Nation contre les Nations. Il s'agit, au-delà du conflit entre francophones et anglophones, de l'idée de Canada, de la légitimité du Canada: ce dernier est-il vraiment une Nation une et indivisible, ou bien un ensemble de deux peuples fondateurs aux droits égaux, ou encore une Confédération des Nations, puisqu'aux revendications politiques du Québec se mêlent aujourd'hui celles des Amérindiens et des Inuits?» En revanche, son investigation est originale en ce qu'elle tente de mettre à jour la constitution des diverses options politiques présentes au

Canada uniquement à partir des représentations territoriales qui les sous-tendent.

L'idée du Canada

«L'idée du Canada, écrit Frédéric Lasserre, s'est bâtie autour de représentations, de mythes.» Aussi, pour comprendre ce pays et les dissensions qui le tiraillent jusqu'au quasi-déchirement, un détour par la géopolitique peut-il s'avérer un outil d'une rare efficacité.

L'ouvrage est dense et fourmillé de détails et d'interprétations historiques dont l'auteur se sert pour appuyer un commentaire politique qui s'inscrit dans l'actualité.

Afin d'assurer la légitimité du projet canadien et de le distinguer de son concurrent américain, une entreprise de construction mythologique se mettra en place qui, portée par des peintres (le Groupe des Sept) et des politiciens, en passant par des géographes et des historiens, essaiera d'imposer l'idée d'un territoire politique canadien uniforme et unifié.

Cependant, poursuivant des intérêts divergents et incompatibles avec ceux du premier groupe (animé par l'élite canadienne-anglaise), les Canadiens français et les autochtones se constitueront eux aussi leurs propres représentations territoriales qui viendront entrer en collision avec l'idée du Canada unitaire.

Ces conflits de représentations perdurent encore aujourd'hui et contribuent à entretenir des malentendus et des incompréhensions mutuelles qui font mal au Canada et desservent à peu près tout le monde.

L'éclatement du pays que risquerait d'engendrer le départ du Québec ne serait-il pas, à terme, une solution souhaitable? Frédéric Lasserre en doute et ses craintes, à moins de se draper dans la pose de l'indépendantisme dogmatique, méritent d'être entendues: «Mais il n'est pas sûr que l'indépendance du Québec règle les questions nationales et procure stabilité à

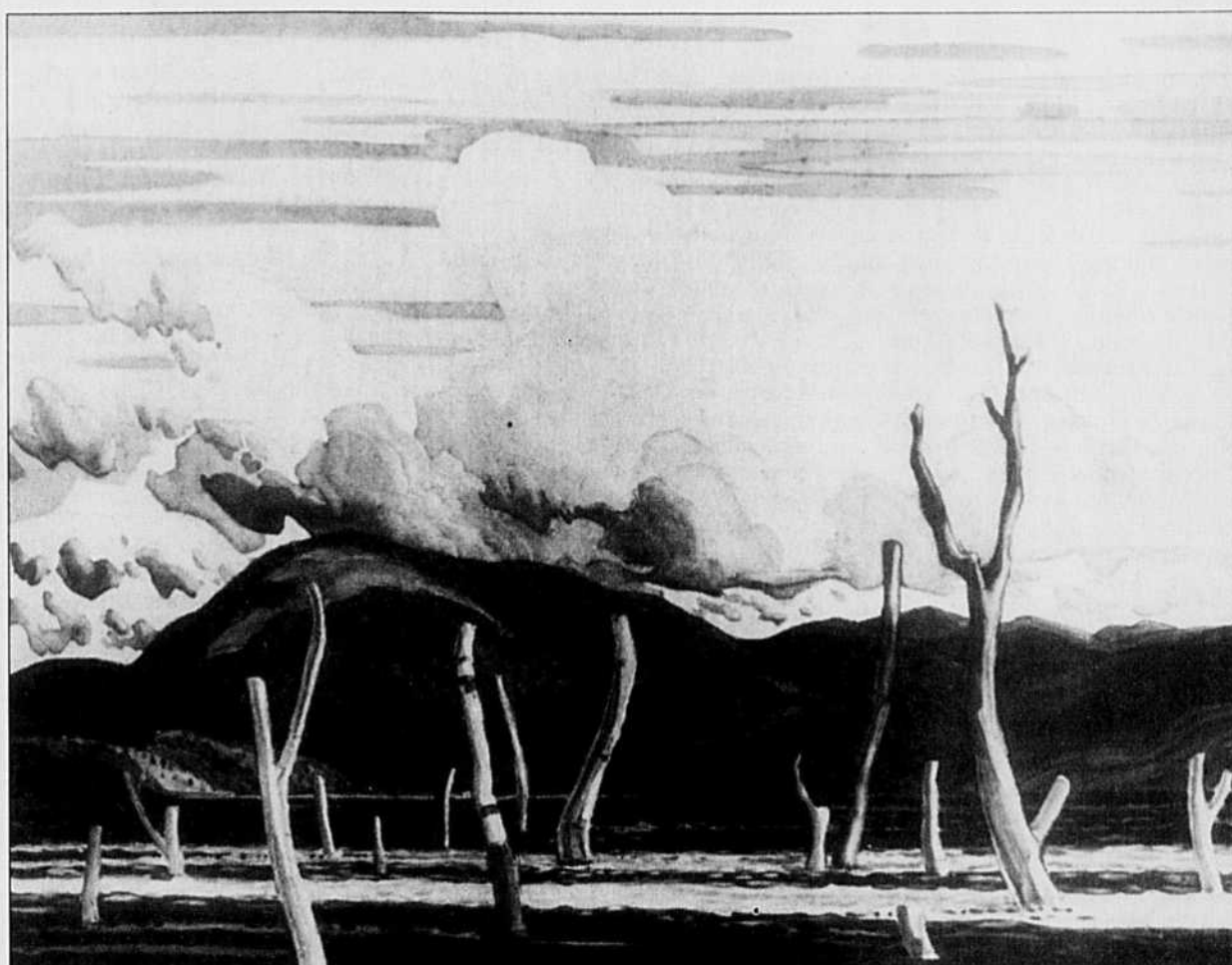
l'association canado-québécoise proposée par le Parti québécois. [...] Un Canada moribond et des États-Unis plus forts en Amérique du Nord, est-ce une évolution favorable pour un Québec souverain?»

Amis au sud, ennemis autour

Les militants de la cause sursauteront, mais il me semble néanmoins que la réflexion gagnerait à être poursuivie en ce sens, c'est-à-dire entre autres contre les gags du libre-échange (Jacques Parizeau, par exemple, tel qu'il s'affiche dans son dernier opus, mais aussi les Landry, Chrétien et Martin) qui se croient de brillants stratèges parce qu'ils voient des amis au sud et des ennemis autour, attitude potentiellement suicidaire et dont la stupide arrogance pourrait peut-être servir à expliquer la méfiance actuelle des intellectuels canadiens-anglais progressistes face à ce qu'on appelle les revendications traditionnelles du Québec.

Nuancé et s'appuyant sur une documentation solide, l'essai de Frédéric Lasserre traite du Canada, mais, comme le voulait Atwood, il en parle «comme d'un concept, d'une idée, d'un espace habité non seulement par le corps mais par l'esprit».

En traitant du «territoire et [des] images du territoire», *Le Canada d'un mythe à l'autre* trace le portrait d'un pays complexe que les idéologues refusent de voir comme tel. Quand un Pierre Bourgault, par exemple, se permet d'écrire que «le Canada est un pays artificiel, géographiquement, politiquement, économiquement et culturellement» (*Le Journal de Montréal*, 14 décembre 1997), il prend ses désirs pour des réalités. De la même façon, quand des soi-disant fédéralistes, comme les membres de l'équipe actuelle de *Cité libre*, s'acharnent à réduire les revendications autonomistes du Québec au statut de fantasmes «ressentimentaux» alimentés par l'élite nationaliste petite-bourgeoise, ils démontrent eux aussi leur aveuglement idéologique et leur incompréhension totale de la donne actuelle.



Wabajisik: Terrain noyé, 1929-1930, une aquarelle et gouache sur fusain de Frank Carmichael, un membre du Groupe des Sept.

Les territoires mentaux des Canadiens et des Québécois comportent des similitudes et des divergences. Les connaître et apprendre à les respecter, serait-ce pour mieux souhaiter, comme c'est mon cas, la victoire de la vision centrifuge sur la centripète, constituerait peut-être, de part et d'autre, quelque chose comme le début du commencement de la sagesse politique. C'est à une telle démarche que nous invite Frédéric Lasserre.

Je me permettrai, en terminant, une remarque d'ordre technique: la petitesse des caractères de ce livre représente une véritable torture pour

des yeux humains à peu près normaux. Aussi, message à l'éditeur: louis.cornellier@collanaud.qc.ca c'est franchement rébarbatif.

Prix littéraires du Gouverneur général études et essais 1998



Pierre Nepveu



INTÉRIEURS
DU NOUVEAU
MONDE

Boréal

384 PAGES • 27,95 \$

Extrait des commentaires
du jury

« Livre riche et splendide qui chemine dans l'imaginaire américain [...]. Un texte fouillé, d'une lecture passionnante. »

<http://www.editionsboreal.qc.ca>

Pierre NEPVEU Intérieurs du Nouveau Monde

Essais sur les littératures du Québec et des Amériques

«Un périple littéraire et affectif, écrit dans une langue admirablement précise et, à l'occasion, sensuelle.»

Robert CHARTRAND, *Le Devoir*

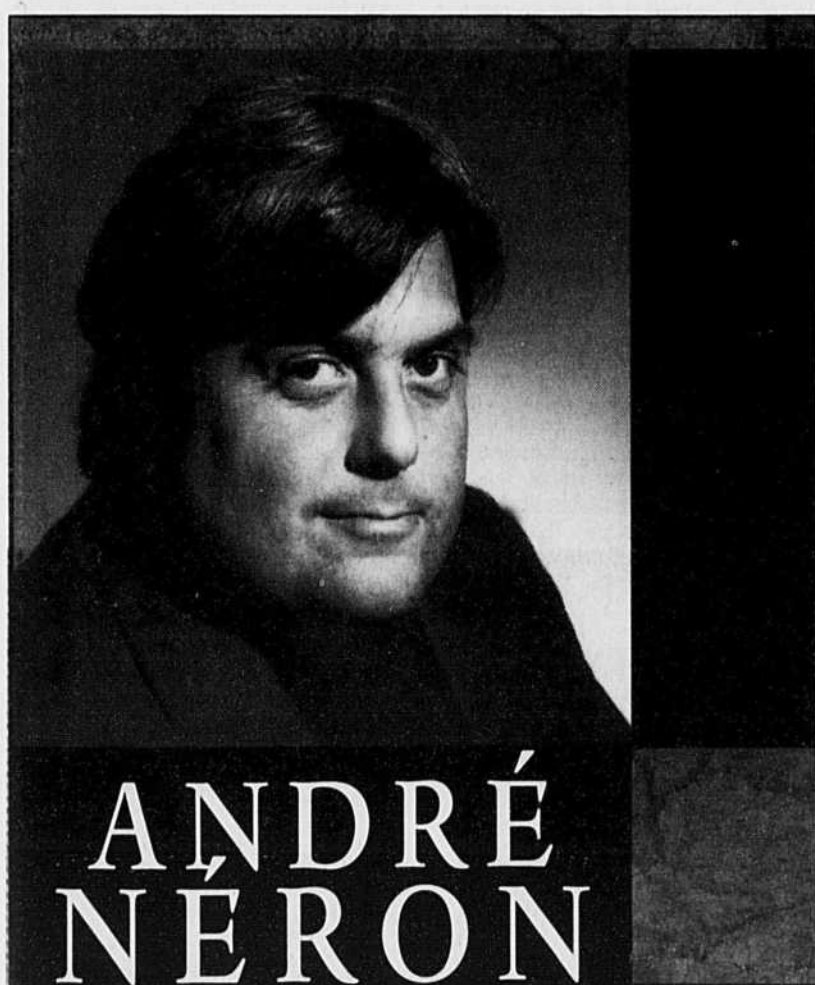
«À lire, sans faute. Lentement, pour ne rien laisser perdre d'une pensée extrêmement riche.»

Gilles MARCOTTE, *L'actualité*

« Intérieurs du Nouveau Monde devrait faire date tant la richesse de la pensée, la sensibilité et l'intelligence sont au rendez-vous. »

Roger CHAMBERLAND
Québec français

Boréal
Qui m'aime me lise.



ANDRÉ NÉRON

«IL Y A MAINTENANT UN RISQUE À DIRE TOUT HAUT CE QU'ON SE RACONTE À VOIX BASSE DANS LES COULISSES DU MOUVEMENT SOUVERAINISTE. CONVAINCU QUE LES CHOSES DOIVENT CHANGER, J'AI PARLÉ.»

Le temps des hypocrites

Vive le Québec libre... d'expression!

vib éditeur

essai
19,95 \$

Maintenant en librairie



vib éditeur

La passion de la littérature

Libre Expression

Après avoir partagé ses souvenirs d'enfance et de jeune mariée dans le premier volet de **Femmes d'honneur**, LISE PAYETTE se remémore cette fois les défis et les conquêtes qui ont jalonné l'essor de sa vie publique.



Des femmes d'honneur
Une vie publique 1968-1976
275 pages 24,95 \$

Déjà paru :
Des femmes d'honneur
Une vie privée 1981-1998
278 pages 24,95 \$

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

LISE PAYETTE
au Salon du livre de Montréal
au stand des ÉDITIONS LIBRE EXPRESSION
No. 147
Sam. 21 nov. de 14 h 30 à 16 h
Dim. 22 nov. de 13 h à 16 h
Ainsi qu'une participation à une table ronde
sam. 21 nov. à 13 h
Les 25 ans du Conseil
du statut de la femme
Place des Médias Alice Parizeau

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Trois adolescentes magnifiques

GISÈLE DESROCHES

Elles ont 11, 14 «presque 15», et 18 ans. Elles ont en commun une vie intérieure articulée, une blessure secrète, une force qui se manifeste peu à peu, au fil du récit et qui arrive à dénouer la souffrance. Trois personnages attachants, jeunes et féminins. S'il faut étirer quelque peu l'étiquette «adolescence» pour les y faire entrer toutes les trois, les livres où elles figurent en tant que personnage sont bel et bien écrits à l'intention de cette clientèle cible. Les trois auteures, Danièle Simpson (*Thomas et la nuit*), Charlotte Gingras (la série des *Aurélien*) et Anique Poitras (*La Lumière blanche*, *La Deuxième Vie*) sont aussi à l'aise avec l'écriture qu'avec l'émotion. Elles racontent avec une grande sensibilité l'aventure intérieure de ces personnages magnifiques. Trois récits d'une intensité remarquable.

LAURIE

Danièle Simpson
Vents d'Ouest, coll. Roman ado, Hull,
1998, 154 pages

Laurie, la plus jeune, mise au mon-

de par Danièle Simpson, vient de mettre accidentellement la main sur la pauvre lettre qu'a laissée son père en quittant la famille il y a quatre ans. Blessure ravivée. Désir intense et inavouable de le retrouver, lui qui n'a même pas laissé d'adresse. Elle lui écrit en secret, accumulant les lettres dans une grande enveloppe. La tension avec sa mère qu'elle tient responsable de la rupture, augmente. Lors d'un séjour à l'hôpital, elle rencontrera William, un bénévole original et sympathique qui l'adoptera en quelque sorte et saura l'aider à s'ouvrir.

Le parallèle entre les jeunes oies à qui William tente patiemment de montrer à voler et la guérison de Laurie est particulièrement efficace. L'encouragement à poursuivre son rêve, à oser, à s'ouvrir, coule en filigrane. Peu d'auteurs pour la jeunesse au Québec possèdent cette finesse d'analyse et cette intensité.

LA LIBERTÉ?
CONNAIS PAS...

Charlotte Gingras
La courte échelle, coll. Roman +,
Montréal, 1998, 160 pages

Mirabelle, le second personnage,

actrice et narratrice de *La Liberté? Connais pas...* est plutôt du genre «rejet». Elle croule sous la dépendance étouffante d'une mère névrotique, qui n'a jamais accepté le départ de son mari. Elle vit tête baissée, le nez dans les livres, l'imagination étant son dernier refuge. L'arrivée de Catherine à la polyvalente amorce un virage. Le contraste est frappant: Mira la secrète et Catherine la flamboyante. *«Lune au fond d'un puits et l'autre qui danse au soleil»*. Lune et l'autre sans père.

L'amitié est une expérience nouvelle pour la première; pour la seconde aussi, qui déménage au gré des fantaisies de sa mère. Pour Mira, commenceront les inévitables mensonges, les réponses fuyantes, les fragiles oppositions à la mère, les timides expériences sexuelles, les déceptions. Un beau jour, tout ça éclatera. Mirabelle jaillira, ouvrira ses ailes, fuera, seule issue possible.

Le récit constitue une délicate promenade à travers les méandres d'une relation mère/fille, à travers la détresse. Le roman est particulièrement émouvant. On éprouve la révolte, l'immense tristesse des dialogues inexistant; on sent l'angoisse nous serrer la gorge. À travers les petits gestes ordinaires de la tyrannie parentale, l'auteure brosse le tableau d'une relation sans issue. Au sortir du livre, on respire comme un mineur de retour à l'air libre.

LA CHAMBRE D'ÉDEN

Anique Poitras
Québec/Amérique, coll. Titan,
Montréal, 1998, 190 pages

Les lecteurs ont déjà pu, dans les trois tomes précédents, faire connaissance avec le troisième personnage, Sara Lemieux, qui a eu à vivre le double choc de la mort de son amoureux et de sa mère. Dans le second tome de *La Chambre d'Éden*, Anique Poitras dénoue l'histoire de Sara avec beaucoup d'authenticité et d'émotion, avec un souffle qui traverse le cœur. La jeune héroïne reprend un à un les fils de sa vie laissée en suspens et en recoud la trame. Défait de nombreux et terribles nœuds. Chaque chapitre résout une angoisse, trouve une solution ou clôt une étape. Vous résumez l'histoire serait dévoiler le parcours avec ses détours obligés et ses éblouissements. Sachez seulement que Sara décide d'accepter l'invitation de Sylvain, son professeur de théâtre et ami, en s'amenant au Yukon. Dès lors, ce sont les personnages rencontrés là-bas et les circonstances de son séjour qui constitueront pour elle une véritable thérapie, un voyage initiatique.

Je n'ai pas protesté lorsque Sara s'est engagée sur la même piste que son aïeule. La vie n'en est pas à une coïncidence près. L'auteure joue et jongle avec les phénomènes qui constituent finalement le fantastique d'aujourd'hui: les événements parallèles ou souterrains qu'on n'ose appeler hasard, les coïncidences fascinantes, le curieux raccordement des rêves à la réalité, les souvenirs que certains rapportent de leur expérience (interrompue) de la mort, les transformations profondes de la psyché et leur résonance dans le concret. J'ai seulement regretté que l'éditeur n'ait pas osé publier en un seul tome *La Chambre d'Éden*. Le premier s'en trouve appauvri. Celui-ci est à moi avis le meilleur des quatre.

Pirates et peur

Avant de rencontrer les auteurs au salon

GISÈLE DESROCHES

Plusieurs nouveaux albums québécois se sont donné rendez-vous au Salon du livre de Montréal. Et on peut dire qu'ils valent tous le détour.

MARIE-BABA ET
LES 40 RAMEURS

Carole Tremblay et
Dominique Jolin (ill.)
Dominique et compagnie,
Montréal, 1998, 32 pages

Lorsque *Marie-Baba et les 40 rameurs* m'est tombé entre les mains, je me suis dit que cet album méritait une cote d'écoute, au moins aussi bonne que celle de *La Petite Vie*. Il n'y a pas à dire, Carole Tremblay et Dominique Jolin forment un duo explosif. De la verve, des idées qui décollent, des images qui débordent. Les albums que ces deux sorcières complotent sont à point; c'est joyeux, bourré de fantaisie, ça grouille de partout. On ne s'accroche pas dans les fleurs du tapis et si la tendresse est au rendez-vous, il n'y a pas de place pour le mélodrame. J'entends déjà les enfants rire. Il me semble même entendre rir les deux auteures. Elle ont dû s'amuser beaucoup en confectionnant cet album.

Je ne sais pas pourquoi les pirates fascinent tant les enfants mais je sais qu'il existe peu de livres québécois pour enfants où est abordé le terrible sujet de l'abandon et des trésors. Ici, les auteurs ont pris les stéréotypes à rebours et campé une petite fille, qui reçoit, pour son anniversaire, un énorme gâteau dans lequel sont camouflés 40 beaux mâles huilés et bien musclés. Ces rameurs sont mis à sa disposition par son père, le célèbre pirate Beurre Noir, qui a organisé pour elle une excitante course au trésor à travers le monde.

De la jungle au Pôle Nord, elle affrontera mille dangers, des fleurs carnivores, des cobras sanguinaires, d'interminables labyrinthes pendant que ses rameurs se font bronzer (ou geler, c'est selon) sur le pont du navire. C'est tonifiant et délirant au moins autant que les meilleurs épisodes de *La Petite Vie*.

LES NUITS DE ROSE

Mireille Levert
Dominique et compagnie,
Montréal, 1998, 24 pages

Destinés à des plus jeunes et dans une toute autre tonalité, *Les Nuits de Rose* s'attarde sur le thème maintes fois traité de la peur de la nuit. Accompagnées d'un texte rimé, les images rondouillettes de Mireille Levert donnent vie à Rose, une fillette qu'une petite envie de pipi réveille au milieu de la nuit. Pour déjouer la vilaine sorcière tapie sous le lit, le vampire menaçant et l'ogre affamé, Rose possède une formule infaillible, mais s'en souviendra-t-elle à temps? Pour le plaisir des images surtout, des couleurs chaudes, pour se rappeler la fragilité des tout-petits face à la nuit et partager leur frisson.

UNE GARDIENNE
POUR ÉTIENNE

Robert Soulières et
Anne Villeneuve (ill.)
Les 400 coups, coll. Grimace, Laval,
1998, 32 pages

Une gardienne pour Étienne, un autre texte rimé, de Robert Soulières celui-là, s'articule autour de la difficulté de trouver une gardienne. Le thème est astucieusement abordé à la fois du point de vue du parent et du point de vue du principal intéressé: l'enfant qui sera gardé. L'une est partie en voyage, l'autre au cinéma, un troisième (il s'agit d'un gardien) fait une indigestion, etc. Les coups de téléphone de plus en plus inquiets des parents se succèdent, accompagnés de commentaires sur chacun des appels, constituant ainsi, page après page, une véritable collection de styles et de manies propres aux gardiens et aux gardiennes.

Inutile de préciser que la note est à l'humour, à la sagacité; les images jouent de l'hyperbole et de la fantaisie avec une générosité dont on ne se lasse pas. Le tout est fourmillant, expressif et vivifiant.

LA PETITE KIM

Kim Yaroshevskaya
et Luc Melanson (ill.)
Boréal, Montréal, 1998, 24 pages

L'histoire que nous présente la comédienne et auteure Kim Yaroshevskaya (alias Fanfreluche) dans *La Petite Kim*, a pour point de départ un souvenir d'enfance. Ses parents, forts de l'esprit révolutionnaire de la Russie de l'époque, lui ont offert un fusil en lieu et place de la poupée tant désirée. La petite Kim a pris le fusil dans ses bras, l'a enveloppé d'une couverture et s'est mise à le bercer. C'est une histoire toute simple, sobre même, qui porte loin son témoignage troublant, son hommage au courage et à la ténacité des enfants. Les illustrations enchantées de Melanson nous transportent, nous rejoignent, nous mystifient peut-être même un peu.

ABÉCÉDAIRE

Isabelle Beaudin
Les 400 coups, coll. Les petits albums, Laval, 1998, 32 pages

L'Abécédaire d'Isabelle Beaudin a certainement le même effet mystificateur. Il constitue un travail d'illustrateur avant tout. Chaque lettre, présentée dans sa version majuscule et minuscule, est accompagnée d'un dessin de personnages dont la petite phrase sous-jacente nous apprend le nom. Les proportions inusitées des personnages, leurs contorsions pour réussir à prendre la forme de chaque lettre, le mélange de traits grotesques et fins, en font un album original et fascinant. Chaque page porte une vision soignée et figée, un univers en soi dont se détache un petit détail relié au dessin principal. Un abécédaire dont on n'épuise pas les trésors, même après plusieurs lectures.

Tous ces auteurs seront présents au Salon.

Ouste au
salon!

Vous avez la garde de vos jeunes en fin de semaine et cherchez une activité qui les branche? Le Salon du livre de Montréal ouvre ses portes gratuitement aux enfants de moins de 12 ans. Vous en avez assez d'utiliser vos fesses aux interminables dîners de famille du dimanche? Emmenez toute la famille: étudiants et aînés ne paient que 3 \$. Vos enfants traînaient en pyjama le dimanche? Pour une fois, inutile de les brusquer. Emmenez-les dans cette tenue assister à *L'Heure du conte en pyjama*, le dimanche matin à 10h30. En plus d'entendre l'histoire de Gilda, *Pas de taches pour une girafe*, les participants auront la chance de découvrir deux contes de Cécile Gagnon (*Le Bossu de l'île d'Orléans* et *Morvette*, Soulières éditeur), deux contes de Jasmine Dubé (*Gratelle au bois dormant* et *Lourson qui voulait une Juliette*, La courte échelle), ainsi que d'autres histoires tout aussi magiques.

À la place des Médias Alice-Parizeau, de jeunes journalistes en herbe, provenant d'écoles primaire et secondaire (d'Iberville et Jeanne-Mance) s'entretiendront avec les auteurs pour la jeunesse Tibo, Tito, (tous deux invités d'honneur au Salon), Bertrand Gauthier, Stanley Péan et Angèle DeLaunoy.

En vous promenant au Salon, vous aurez en outre l'occasion de signer la plus grosse lettre d'amour jamais adressée au père Noël. De rencontrer au kiosque Alcan de jeunes entrepreneurs de 6 à 11 ans qui vous expliqueront, avec l'aide des conseillers Alcan, comment fabriquer du papier recyclé grâce à une laveuse à tordeur dans le but de créer votre propre micro-entreprise (projet *La Société de demain, j'y travaille*). Vous pourrez compléter votre collection d'autographes d'auteurs jeunesse. Consultez le programme: les stands accueillent une foule d'auteurs. Quoi d'autre?

Pour les 16-24

La soirée *Samedi Foule Passion* a été tout spécialement conçue pour alimenter les jeunes de 16 à 24 ans. Au programme: *Improvisimo* avec Luc Senay, performance en direct de graphiste «Cheesy» une bande dessinée interactive de style Donjon et Dragon: *Rupert K et le temple maudit*, une table ronde sur le thème «C'est quoi ton genre?» animée par Stanley Péan avec, entre autres, Ghislain Taschereau, un spectacle du groupe les Lutins Luthiers, qui s'inspire, pour les pièces et les costumes, de la musique médiévale. On dit qu'ils déplacent de l'air autant qu'un groupe rock! La soirée débute à 18h15 et se poursuit jusqu'à 23 heures à la place Alcan.

Si vous vous intéressez au secteur jeunesse, surveillez la remise des prix Alvine-Bélisle et Cécile-Gagnon, qui aura lieu dès lundi, le premier couronnant la meilleure œuvre de littérature jeunesse de langue française au pays, le second décerné à un auteur québécois pour son premier roman en littérature jeunesse. Et si vous préférez bouquiner en paix ou entre adultes ce week-end, il y a toujours la garderie. On y accepte les enfants de 2 à 12 ans; moyennant 3 \$ l'heure, la garde est assurée par des professionnels de la Joujoutheque Hochelaga-Maisonneuve. Et devinez quoi? Il y a des livres!!! Une foule de livres!!!

GISÈLE DESROCHES

FLEURS D'HIVER
Maurice Henrie
ESSAIS/NOUVELLES

Éditions
Prise de parole
22 \$



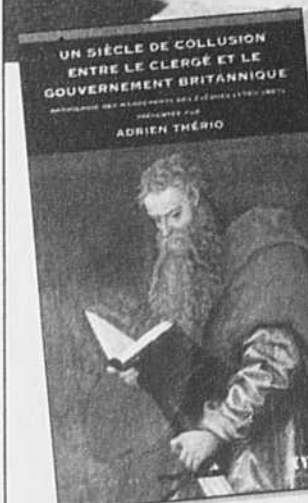
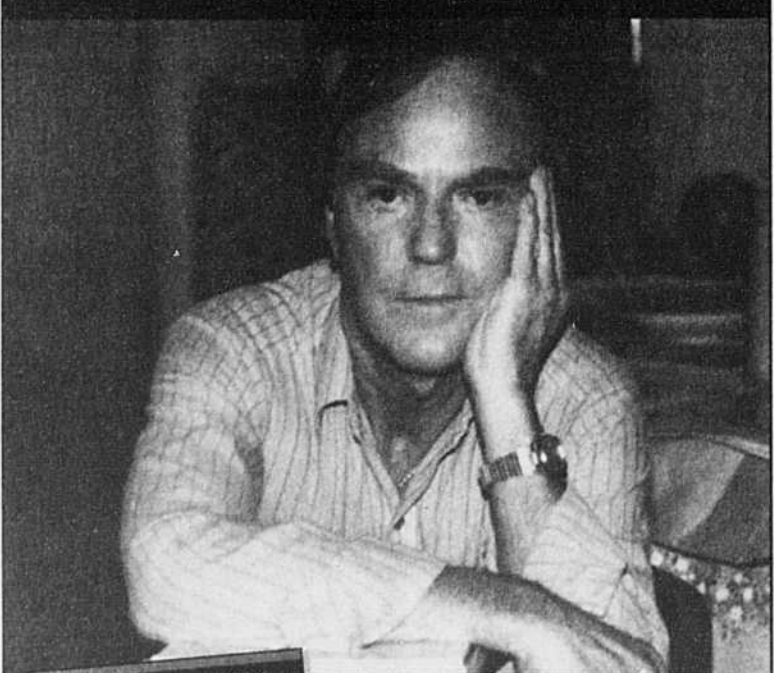
Ce pays, on s'en doutait,
n'a que trois points cardinaux.
Le nord, l'est et l'ouest.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

XYZ éditeur



Saviez-vous que les évêques
étaient tous liés par
un serment d'allégeance
au roi d'Angleterre?

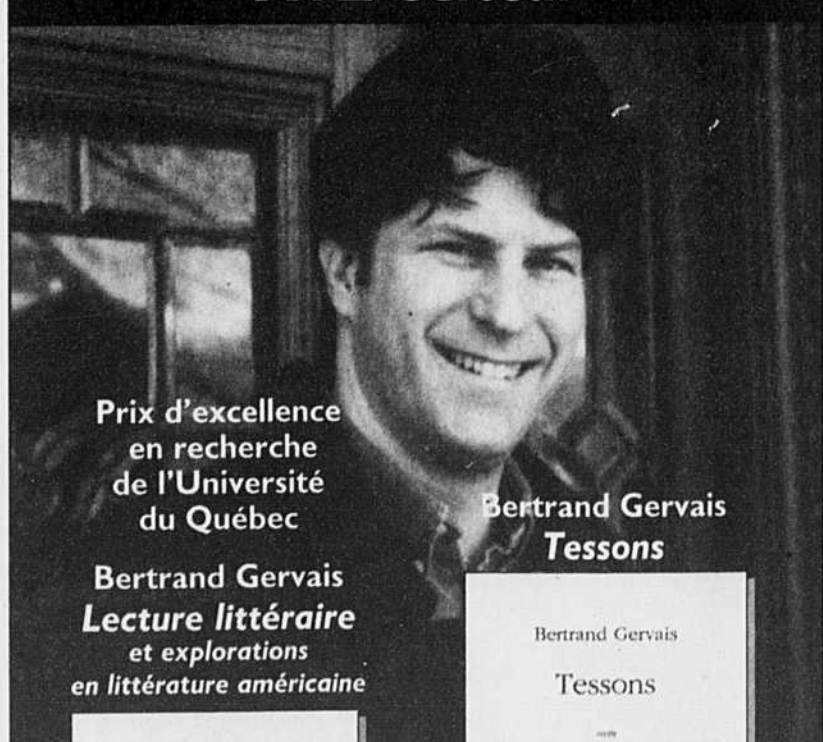
Adrien Thériou
Un siècle de collusion
entre le clergé et le
gouvernement britannique

272 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur

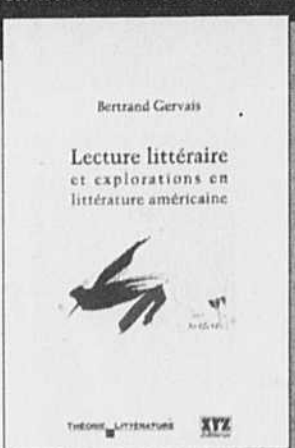
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

XYZ éditeur



Prix d'excellence
en recherche
de l'Université
du Québec

Bertrand Gervais
Lecture littéraire
et explorations
en littérature américaine



Essai • 232 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

Bertrand Gervais
Tessons

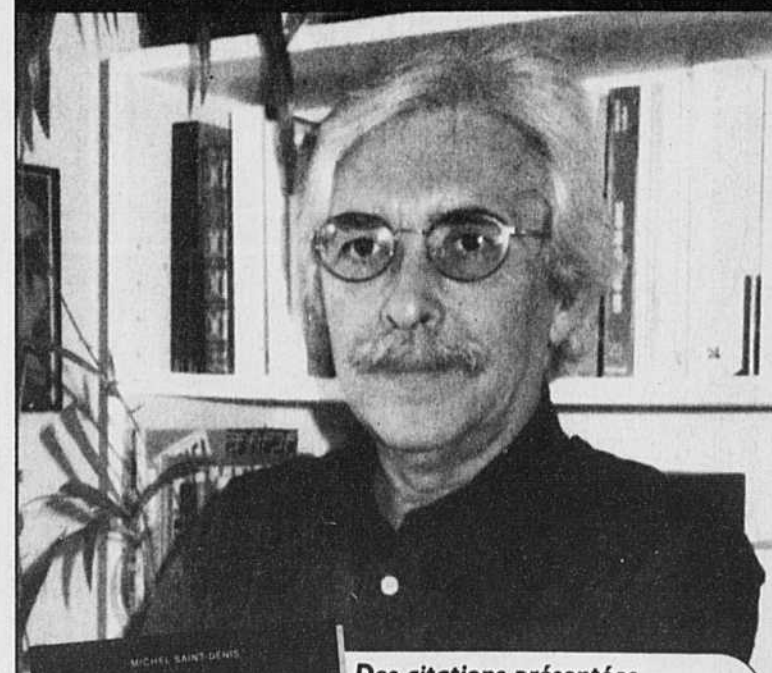
Bertrand Gervais
Tessons



Récits • 162 p. • 18,95 \$

L'insolite au cœur du réel.
Une imparfaite fissure.
Inquiétant...

XYZ éditeur



Des citations présentées
par thèmes et par auteurs.
L'instrument idéal
pour lancer une recherche
ou parfaire sa culture.

Michel Saint-Denis
L'amour, l'argent, la guerre...
Anthologie des meilleures citations
sur la condition humaine

256 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net

LIVRES

Claude Poirier

La langue québécoise

Cacher ces mots que l'on ne saurait voir

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

La première édition du *Dictionnaire historique du français québécois*, pour laquelle l'équipe du Trésor de la langue française au Québec a mis 20 ans de travail préparatoire, présente l'histoire des mots et expressions propres au Québec depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. «Il s'agit d'un ouvrage de référence qui pourrait mener éventuellement à des dictionnaires généraux, soutient le directeur de la publication, Claude Poirier. Nous avons paré au plus urgent, c'est-à-dire l'utilisation des québécoismes aux différentes époques de notre histoire. Nous disposons toutefois d'une matière suffisante pour éditer trois autres volumes semblables et nous aurons besoin de cinq ans pour compléter le tout.»

Mais voilà, les coffres des subventions sont à sec et une certaine école prône un simple alignement sur le français de France. De plus, cette première édition a reçu jusqu'à maintenant un accueil plutôt tiède, quand ce n'est pas de la pure indifférence, dans les médias. Claude Poirier ne s'explique pas la réaction un peu cavalière de certains journalistes — «dans leur langage d'ailleurs typiquement québécois» — envers son ouvrage. «Il y a encore un malaise par rapport au français du Québec, déplore-t-il. Mais peut-on ignorer l'héritage de notre langue au cours des siècles? Les Québécois manquent de confiance à ce chapitre, mais il faut chasser cette culpabilité, voire cette honte pour ce qui s'est passé dans notre évolution sociale, et développer plutôt une fierté de ce qui constitue une partie de notre histoire. Le dictionnaire explique en partie la version de la langue française que nous parlons au Québec. Nous devons accepter cette différence, cette couleur particulière. Pourquoi la nier? Il n'y a aucune raison d'être moins fiers que d'autres de notre histoire.» Et de citer l'exemple d'un dictionnaire identique pour le suisse romand.

Le directeur de la publication parle aussi de la prononciation québécoise qui fait ajouter un «z» au «d», une «pratique» contestée jusque dans les années 60 et très bien acceptée aujourd'hui: «C'est la même chose pour les mots et expressions. Et il ne faudrait pas confondre les québécoismes avec un joul qui donne souvent l'impression aux Québécois que leur langage est dévalorisé.»

Les articles de ce *Dictionnaire historique* donnent le sens des mots qu'il contient, en plus de présenter une description des perceptions de différents usages, avec les nuances appropriées, puis une partie historique. Certains articles, comme il se doit, comportent une mention «vieilli», «rare», «critiqué», ou encore «région», traduisant le jugement d'une partie de la société sur un mot ou une expression. «Le document ne recommande pas d'utiliser tous les québécoismes mais expo-

se les usages évolutifs pour aider le lecteur à développer un sens critique, poursuit M. Poirier. Si on enlevait tous les québécoismes de notre langage, on ne pourrait plus se parler!» Selon lui, les québécoismes que l'on retrouve dans les dictionnaires français sont souvent incomplets et parfois même erronés.

La langue évolue rapidement et l'apport des communautés culturelles, par exemple, dont certains mots et expressions se sont introduits dans le français québécois, n'y est pas tout à fait étranger. Quant aux emprunts fréquents à la langue de Shakespeare, M. Poirier estime que «certains anglicismes sont entrés dans notre langue et il faut le reconnaître. De toute façon, lorsque l'un d'eux est remplacé par un mot français à l'usage accepté, il disparaît».

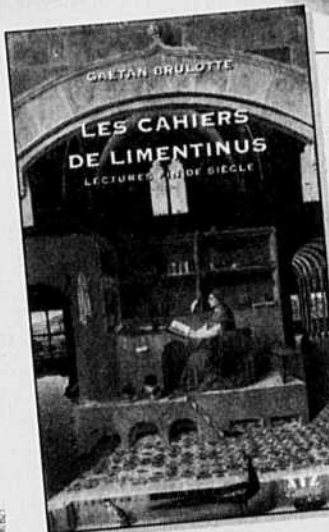
Le *Dictionnaire historique du français québécois*, sous couverture rigide

et facile de consultation, présente la feuille de route de centaines d'articles à partir d'un corpus qui fait largement appel à des textes parus dans des revues et journaux québécois, en plus, bien sûr, des renvois usuels notamment au latin, à d'autres dictionnaires et à des auteurs du Québec.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Trésor de la langue française au Québec
Sous la direction de Claude Poirier
Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 1998, 640 pages

XYZ éditeur



Des chroniques sur des auteurs du XX^e siècle signées par Gaëtan Brulotte. La preuve qu'être écrivain, c'est aussi être un avide lecteur.

Gaëtan Brulotte
Les cahiers de Limentinus
Lectures fin de siècle

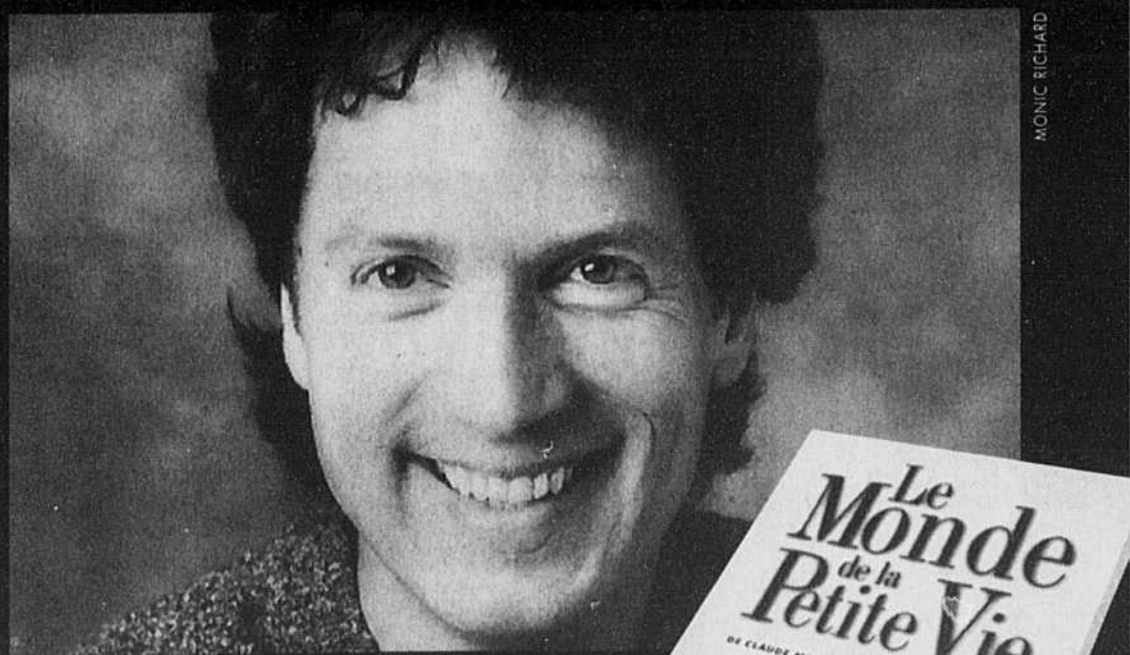
352 p. • 16,95 \$



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mlink.net

LE MONDE DE LA PETITE VIE

Claude Meunier



Les situations abracadabrantes et les personnages plus vrais que nature de *La Petite Vie* appartiennent à un monde; celui d'un écrivain, qui a mis en place un univers d'absurde et d'humour qui fait rire et réfléchir, nous amuse parfois à nos dépens et nous montre à nu, à vif.

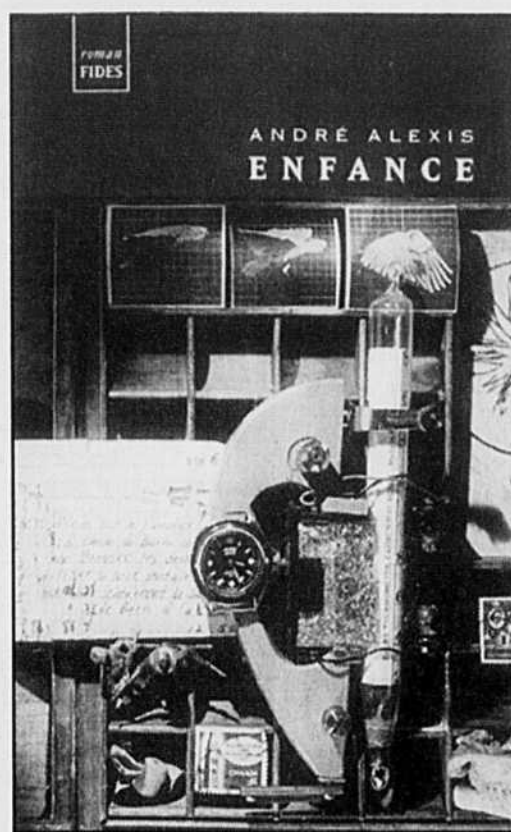
De grands moments de la téléserie réunis et recousus dans une perspective nouvelle, accompagnés de commentaires inédits et grinçants de Ti-Mé Paré.

Venez rencontrer l'auteur
au Salon du Livre de Montréal

une seule séance de signature
le samedi 21 novembre de 14h à 16h
STAND 163

LEMÉAC

FIDES



ENFANCE

Ce livre m'a paru irrésistible... J'y suis entré, avant même de penser à une traduction que je pourrais en faire, avec la conviction de participer à un événement à la fois littéraire et personnel.

Émile Martel
Traducteur

21,95 \$

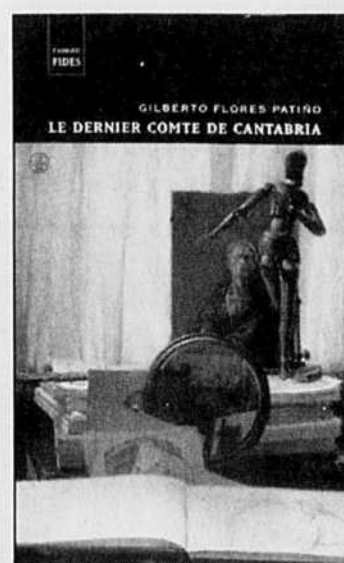


Un jeu où respect et humour enlacent le savoir et la connaissance. Un petit bijou littéraire.

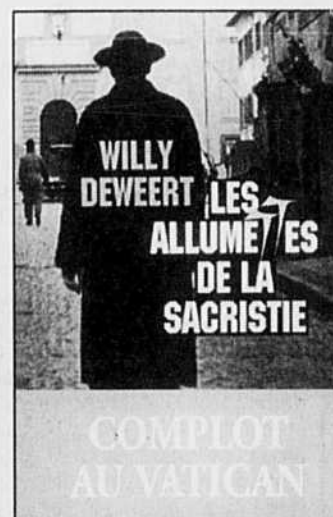
Marie-Andrée
Chouinard

Entre rêve et réalité,
un vieil érudit
maquille sa vie de
fétiches et de femmes
troublantes.

19,95 \$



17,95 \$



Et la fumée du conclave devient blanche, pour finir, aussi blanche que la nuit passée à dévorer ce roman.

Jacques Folch-Ribas

Une relecture de
l'œuvre de Éthier-Blais
qui permet de suivre
l'évolution de
l'institution littéraire
québécoise des trente
dernières années.

29,95 \$



29,95 \$



Un essai sur la relation, au fil des siècles, entre une forme d'écriture, la lettre, et le travail de la pensée.

Une critique du
discours dominant
sur la dépendance
face à l'alcool.

29,95 \$



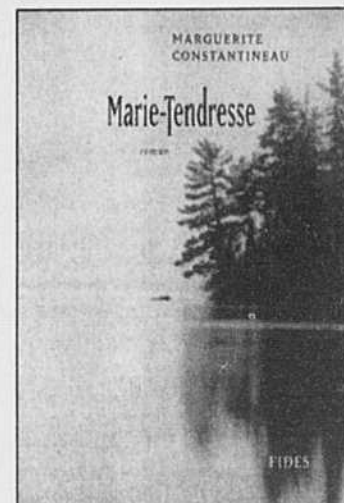
19,95 \$



Tout ce dont les amateurs de cinéma ont besoin pour choisir un film.

Une grande histoire
d'amour dans le
nord-ouest du
Québec.
Prix Berthiaume
Du Tremblay 1998

14,95 \$



17,95 \$

Stand 247

LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Le dernier violoniste

Chronique gaie d'un temps mortel

LA SYMPHONIE DES ADIEUX

Edmund White
Traduit de l'américain
par Marc Cholodenko
Plon, Paris, 1998, 387 pages

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

Brice, Sean, Gerry, Bill, William, Gerhardt, Italo, Arturo, Dennis, Ned, Joshua, Fox: morts. Ils sont tous morts, les uns après les autres, à la manière de ces musiciens interprétant *La Symphonie des adieux* de Haydn qui, au cours du dernier mouvement, se lèvent tour à tour pour quitter la scène, soufflant leur chandelle en partant. A la fin il ne reste plus qu'un violoniste, le narrateur, celui qui ne sera jamais nommé: Edmund White.

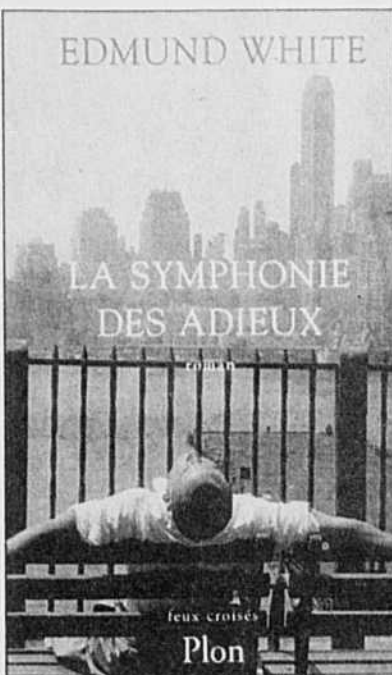
Au-delà de la simple métaphore, *La Symphonie des adieux* de White prend ici littéralement tout son sens. Comme si toute une civilisation s'était

éteinte, comme si un grand cataclysme s'était abattu sur la planète gaie, Edmund White, dans le rôle du dernier survivant, s'attelle à la tâche titanessque de raconter l'ascension et le déclin de la culture gaie, qui ne sera plus jamais tout à fait la même.

La Symphonie des adieux est le dernier tome d'une trilogie autobiographique entamée il y a plusieurs années. La première partie, *Un jeune Américain*, faisait le récit de l'enfance de White, dans le Midwest, alors que dans le deuxième tome, *La Tendresse sur la peau*, on assistait à l'émancipation de ce jeune homosexuel coincé et mal dans sa peau, parti à New York pour y découvrir la grande ville et son village gai. Le récit se termine sur la révolte de Stonewall, cette émeute qui prendra des airs de prise de la Bastille et marquera le début de la révolution gaie.

L'écriture, pourtant explicite, n'est pas vraiment érotique

Toute l'œuvre de White s'articule autour de trois axes importants: le sexe, l'amitié et l'écriture que cimente ce récit où alternent le cru et le lyrique, la France et les États-Unis, la



vie et la mort, le présent et le passé. Agissant à la manière d'un collectionneur, Edmund White classe, comptabilise, dissèque et répertorie les anecdotes qui ont ponctué trois décennies de vie.

Le récit débute au cimetière du Père-Lachaise, six mois après la mort de Brice, l'amant français de White. «Brice avait été le premier homme que j'avais aimé en même temps qu'il m'aimait. Après nos premiers six mois ensemble j'apprenais qu'il était, ou serait bientôt, gravement malade. Peut-être est-ce parce que je savais qu'il mourait que j'ai pu l'aimer, car j'avais toujours plus craint d'être submergé par ce que je possédais que d'être abandonné par quelqu'un qui ne m'avait jamais appartenu.» Voilà un des seuls passages où il est question de l'amour, le couple étant pour White presque une vision de l'esprit, un modèle hétérosexuel qu'il ne faut pas reproduire.

Nourrir le corps

À l'âge de trente ans, notre White avait déjà à son actif plus de trois mille amants. Ce chiffre astronomique s'explique par ce besoin plus que viscéral de copuler, tout en sachant qu'on ne se reproduira jamais. «Le sexe est un appétit qui doit être satisfait quotidiennement; même mille festins passés ne peuvent nourrir le corps pour le jour qui vient.»

L'écriture, pourtant explicite, n'est

pas vraiment érotique. On ne retrouve pas de longs passages descriptifs. Souvent, les rencontres décrites sont rapides et anonymes. Intello de jour, l'auteur se transforme en chasseur dès la nuit venue. Deux vies parallèles qui ne se croisent pratiquement jamais. Toutes ces aventures, qu'on compte par centaine tout au long du récit, viennent ponctuées le texte à la manière de la section rythmique du fameux orchestre jouant *La Symphonie des adieux*. Leur grande quantité, leurs détails dévoilés à la lumière crue d'une écriture synopique imposent l'atmosphère de désespoir et de tristesse qui se dégage de chacune des pages.

Inutile de préciser que l'univers de White est essentiellement masculin. Lors de la sortie du livre aux États-Unis, les portraits à clés qu'il contenait ont beaucoup fait jaser. Sous les pseudonymes utilisés par White, le Tout-New York s'est amusé à reconnaître tel acteur, tel compositeur ou encore tel éditeur. Pour nous, voisins du Nord, l'intérêt est ailleurs...

Mais justement, où est l'intérêt de ce roman? Il réside dans l'écriture, dans le style si particulier de White, qui utilise constamment les contrastes et les oppositions. Laisant de côté le style réaliste, il n'hésite pas à utiliser la métaphore, optant pour le lyrisme afin de transporter son sujet dans une autre dimension. «Quand Sean quitta New York, la ville tout entière rétrécit. Tous les gratte-ciel perdirent trois étages, les taxis ralentirent, les clochards inconsolables cessèrent de faire la manche, l'Hudson inversa son cours, roulant des flots salés de pleurs. La seule chose qui augmenta fut la vapeur qui sortait des plaques d'égoût, du fait que c'était un incessant soupir de désir solitaire.»

Tout comme Brice, Sean, le premier amour de White, ne sera pas épargné.

Le sida a bien fait son travail. White, lui-même séropositif, dernier survivant mais toujours en probation, est poussé par l'urgence d'écrire, l'urgence de se souvenir. Aussi lui pardonne-t-on de vouloir en dire trop, de vouloir tout dire, et en vrac. Il avait le droit de transformer la réalité: à la fin de *La Symphonie des adieux* de Haydn, il ne reste pas un, mais bien deux violonistes... Plus que tout le reste, cette réalité, White est incapable de l'accepter.



JOSEÉ LAMBERT

L'auteur Trevor Ferguson s'est doté de deux voix distinctes.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le feu sacré

Un Ferguson où l'écriture prime

LIGNE DE FEU

Trevor Ferguson
Traduction de l'anglais par
Ivan Steenhout
La Pleine Lune, Lachine,
1998, 306 pages

RÉMY CHAREST

Qu'un écrivain réussisse à doter ses œuvres d'une voix forte et distincte, voilà qui est déjà loin de la sinécure. Qu'un écrivain comme Trevor Ferguson se soit doté de deux voix distinctes, presque contraires mais également fortes, voilà qui démontre une fois de plus le caractère exceptionnel de cet écrivain de Hudson, dont les voyages de jeunesse ont formé l'écriture ou, tout au moins, une de ses écritures.

On l'avait déjà vu dans *Train d'enfer*, on le voit de façon aussi convaincante dans *La Ligne de feu*, les romans que Trevor Ferguson situe dans l'Ouest canadien, celui des Rocheuses, de la côte du Pacifique ou des forêts du Nord-Ouest, sont des récits qui dépassent l'échelle humaine. Là où *Onyx John* ou *La Vie aventureuse d'un drôle de moi-neau* installent leur climat d'aventure dans un contexte de comédie humaine, les romans de l'Ouest font dans l'archétype, le gigantisme de phénomènes naturels dont l'échelle semble soudainement envahir le cœur des hommes qui y évoluent.

Ici, l'aventure est surtout celle de Reed Kitchen, un homme du chemin de fer qui part de Prince Rupert, au début du roman, pour se rendre à Kwinitsa — «nulle part», comme le lui précise le chef de gare, pressé de l'envoyer par là. Kitchen a une caractéristique fondamentale, qui lui vaut bien des bosses: il parle tout le temps, de tout et de rien, sur un ton qui borde le grandiloquent. Mais sa poussée verbale est plus qu'un babillage incontrôlé, elle représente un genre de mouvement intérieur profond et puissant, une force de la nature qui fait pleuvoir les mots «sur la terre assoiffée».

ÉDUCATION

Parents et ados

L'ADOLESCENCE

Une étape dans la vie des parents
Francine Payette
Collection «Libre Cours», Montréal,
1998, 133 pages

Si l'adolescence est une étape dans la vie des enfants, elle constitue aussi une période extrêmement intense pour leurs parents! Dans un ouvrage sans prétention, s'adressant aux «parents ordinaires», l'auteur, directrice dans une école secondaire depuis 11 ans, expose les situations classiques auxquelles sont confrontés les parents. Personne ne sera surpris de lire que les jeunes ont trop souvent l'impression d'être incompris, ce qui les porte éventuellement à s'éloigner de leurs parents. Trop souvent certains d'avoir raison, les parents oublient que le jeune vit quelque chose à cent lieues du «Sors pas sans chapeau, tu vas geler». La principale qualité du livre de Francine Payette réside dans sa capacité à exposer les points de vue de chacun, dans ce qu'il faut bien appeler une bataille rangée. Comment dénouer l'état de confrontation, le dialogue de sourds. En changeant de point de vue, en changeant de stratégie. Et, pour ceux qui ne le sauraient pas, l'attitude qui consiste à donner au jeune tout ce qu'il veut, pour avoir la paix ou dans l'espoir qu'ainsi il travaillera mieux à l'école, ne fonctionne pas. Enfin, l'auteur rappelle que les enfants, même grands, sont extrêmement sensibles aux relations que vivent leurs parents.

Paule des Rivières

Confiteor

de Monique Bosco

Ces rappels de la mémoire constituent une «confession» où l'immense talent de Monique Bosco se révèle une fois de plus.



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

AUTEUR

DU POPULAIRE TÉLÉROMAN

Bouscotte

ET DE

Les contes québécois

du grand-père forgeron à son petit-fils Bouscotte

SIGNE SES OUVRAGES

STANDS 400 ET 402

des Éditions Trois-Pistoles

Tous les jours de 14 h à 17 h
et de 19 h à 22 h

Salon du livre de Montréal



GRIBOUILLIS BARBARES

Denise Paquette

ROMAN JEUNESSE

Bouton d'or Acadie
8,95 \$

Y a rien qui se passe, c'est
plate à mort. Si seulement
c'était comme à Old Orchard.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

LE PERROQUET QUI
FUMAIT LA PIPE

Claude Forand

NOUVELLES

Éditions du Nordir
18 \$

Un animal de compagnie,
c'est un ami pour la vie.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Merci, Françoise Sagan

Exégète d'elle-même, mais un peu faussaire

DERRIÈRE L'ÉPAULE...

Françoise Sagan
Plon, Paris, 1998, 233 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Françoise Sagan, née Quoirez au cœur des causses secs du Lot, n'a jamais arrondi les angles pour plaire. L'air effarouché, cigarette au bec, frange rabattue sur des yeux qu'on devine à peine, pleins d'une tristesse ponctuée de rires furtifs, Sagan accroche et plaît. Vedette consentante, mais femme publique rétive, elle a quelque chose du pur-sang qu'elle s'est attachée, quelque part dans le Calvados, entre son manoir d'Equemauville et quelques pommiers.

Femme de tous les succès des apéros secs, des casinos et des lits défaits, championne de la conduite sport, elle s'est forgé une image qui tranche avec le monde bourgeois qu'elle stigmatise et caricature avec tact. Quelque chose claque, sans doute sa langue incisive, quand elle brosse les ridicules, les mesquineries et les égoïsmes de son temps.

Son temps. Elle a 63 ans et incarne davantage la «nouvelle vague» des années 60, libre et provocante, que la déferlante décennie 90. Encore que son portrait irrésistible de l'écrivain néophyte, à la fin, ait un air très actuel...

Depuis 1954, date de *Bonjour tristesse*, qui la lança comme l'égérie d'une génération, en plein existentialisme, elle n'a cessé de publier. Régulièrement. Une dizaine de titres par décennie. *Aimez-vous Brahms?*, *Un certain sourire*, *La Chamade*, *Des bleus à l'âme*, *La Femme fardée*, *La Laisse*, et tant d'autres succès de librairie; des nouvelles, du théâtre, quelques scénarios, une biographie de Sarah Bernhardt.

Combien de fois, par l'entremise de ses personnages, a-t-elle flatté la paresse, affiché des airs bravaches et défilé les liens des êtres ligotés qu'elle livrait en pâture à ses lecteurs les plus sentimentaux? Elle s'est mise en scène, elle et ses contraires, au point qu'on l'a confondue avec ses créations. Elle a alors ignoré les commérages et filé bon train dans l'écriture, elle même «choquée, comme le dit un de ses personnages, de l'entraîne et de l'indifférence de son propre corps». C'est ce qu'on aime d'elle, derrière ses bégaiements et les ratés de sa timidité, cette jubilation rentrée, son indépendance et sa liberté, dédoublées, multipliées.

Les secrets de Jouvence

Son souffle est aujourd'hui plus haletant que jamais, dans cette course contre la montre qui n'a cessé de l'obséder jusqu'aux relents de la mort. Mais elle prend le temps d'une pause pour regarder en arrière, derrière l'épaule... Comptable, Sagan, elle qui a dilapidé l'argent? Non, la voilà qui s'excuse, «ma mémoire est devenue complètement défaillante». C'est donc qu'on la sollicite, qu'on l'incite à poser le masque: écrivez l'histoire de votre vie...

Des pans de sa mémoire ont disparu. A la place, demeure le vide, prétexte à de nouvelles foucades. Elle, Sagan, lectrice de son œuvre? Il fallait oser. Quels sont ces personnages lointains, jalons d'une vie investie dans la dépense romanesque? Une qualité, plutôt que des noms ou des personnalités. Voyez, par exemple, Constantin von Meck, héros de *Sang d'aquarelle*, porter l'excès dans tous ces mots. Sagan les aime et les racon-



ARCHIVES LE DEVOIR

Cigarette au bec, frange rabattue, Françoise Sagan plaît.

te, pris dans cette vie d'écriture qui fut la science et dont elle connaît les détails comme la fin du roman où figure incidemment son nom sur la couverture...

Poseuse, Sagan? Ou froide et critique d'elle-même? C'est cela, cette distance qui donne de l'espace aux confidences sans nous en remettre. Dans ce détachement altier, les formules tombent. Bien envoyées, pondérées par un souci de rigueur et de clarté. Ce dernier livre est un bijou du style sobre et de la plume sensible qui la caractérisent.

Sa phrase s'entend. «La littérature est une longue et tempétueuse syncope. Je me réveillerai un jour en froid avec ceux que j'aime et mal à l'aise avec moi-même, mais délivrée, allégée, comme saignée de quelque chose qui m'alourdissait le sang.» Les livres combattent le manque de temps qu'il reste à vivre. C'est pourquoi chacun d'eux, précaire victoire, a été un rendez-vous, le «cadeau sans prix» d'un désir renaissant: «C'est pourquoi je m'en suis excusée si longtemps sans jamais oublier l'injustice de ma chance, toute ma modestie brandie à bout de bras.» Dans cette exaltation d'écrire, le lyrisme a

pris son essor, parant les sens d'un instinct de vie. «Toujours est-il qu'il y a un moment où, quittant lentement les rives de la vraie vie, je glisserai vers la mer, pour moi sans rivages, de la littérature.» Peut-on mieux dire le jeu entre la tête et le cahier?

Merci, Françoise Sagan, pour cette conversation avec vous-même. Quelle élégance à exercer cette critique d'humeur à vous relire, à discuter avec ces mille reflets qu'on vous a présentés de votre œuvre. Fidèle à une certaine absence, son stylo impavide noircit avec intelligence la conscience de soi, une plume féroce dans un gant de velours.

Même rapporté à des balivernes, cet art sonne le tocsin des prosaïsmes et célèbre la force de l'invention, l'enchangement de l'irréalité.

C'est amusant, attendrissant, bourré de détails sur l'amitié, l'amour, la fréquentation de célébrités. Sartre au bordel, Mitterrand devant une tasse de thé. Sagan est toute là, séduisante avec ses souvenirs jetés en écharpe sur l'épaule, mais cuirassée dans les modes. Comme le parfum léger de Nina Ricci, elle laisse flotter derrière elle une fragrance d'air du temps.

Le dimanche 22 novembre

VENEZ FÊTER LE LANCEMENT

de

Les contes québécois

du grand-père forgeron à son petit-fils Bouscotte

de

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

À 15 h aux stands 400 et 402 des Éditions Trois-Pistoles

Au Salon du livre de Montréal



Avec

Gilbert Sicotte

Antoine Beauchemin

Nancy Gauthier

Eugénie Beauchemin

Julien Bernier-Pelletier

Bouscotte

et plusieurs autres artisans du téléroman

Bouscotte!

Ce lancement sera suivi à 16 h
d'une lecture de larges extraits du volume

Les contes québécois

du grand-père forgeron à son petit-fils Bouscotte

À la Place médias/Alice Parizeau du Salon du livre

Avec

Julien Bernier-Pelletier, Nancy Gauthier et Gilbert Sicotte!

Après cette lecture, la fête continuera
aux stands 400 et 402
des Éditions Trois-Pistoles
pour une mémorable
séance de signatures!



De belles
trennes!

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

LES CONTES QUÉBÉCOIS

DU GRAND-PÈRE FORGERON À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE



23,95 \$

DANIEL JACOBY

LE PROTECTEUR DU CITOYEN

ESSAIS

DANIEL JACOBY

Signera son ouvrage

Le Protecteur du citoyen, le samedi 21 novembre de 14 h à 16 h et de 19 h à 21 h

De même que le dimanche 22 novembre de 13 h à 15 h!

LE PROTECTEUR DU CITOYEN

Christine Brouillet

Les neuf vies d'Edward

24,95 \$

Un roman d'amour sur fond de polar, avec un zeste de gastronomie, des esquisses historiques, beaucoup d'odeurs et le regard fidèle mais lucide d'Edward sur l'étrange race des bipèdes (sans plumes).

photo: Gilles Langlois



Christine Brouillet
Les neuf vies d'Edward

Denoël

LIVRES

ÉGYPTE

L'Égypte éternelle se porte plutôt bien

Bon an mal an, des dizaines de livres sont publiés sur l'Égypte des pharaons. Monographies, livres d'art, catalogues d'expositions prestigieuses, romans historiques, tout y passe. Sans même compter les innombrables séries des canaux de télévision «spécialisés», l'Égypte mythique, celle des pyramides et des pharaons, est constamment présente à l'avant-scène de notre quotidien. Avant même que la manne des livres-cadeaux ne nous tombe dessus, voilà qu'on publie huit romans historiques, cinq sur l'époque de Ramsès et trois sur celle de Cléopâtre, un ouvrage ésotérique et un roman contemporain plongeant des racines dans les rites d'embaumement des anciens pharaons. Qui dit mieux ?

RAMSÈS

Le Fils de la lumière
Le Temple des millions d'années
La Bataille de Kadesh
La Dame d'Abou Simbel
Sous l'acacia d'Occident
Christian Jacq
Bouquins, Robert Laffont, Paris,
1998, 2 tomes, 805 et 527 pages

MICHEL BÉLAIR LE DEVOIR

On peut se représenter la grandeur de l'Égypte de mille et une façon. Penser à ces monuments millénaires que sont les pyramides ou se souvenir du défi que représentait jusqu'à Champollion le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique. Plus simplement encore, on n'a qu'à compter les années pour réaliser que la grandeur de l'Égypte en a fait un phare de l'histoire des hommes sur cette planète: presque 1000 ans séparent Ramsès des premiers pharaons, 1300 années se sont écoulées ensuite avant le règne de Cléopâtre et 2000 ans encore depuis que cette descendante d'Alexan-

dre, montée avec les Ptolémée sur le trône d'Égypte, a conquis César et Antoine.

C'est précisément au cœur de cette grandeur que se situe le cycle romanesque de Christian Jacq portant sur Ramsès, le plus grand et le plus célèbre de tous les pharaons. Pénétrer dans cet univers, c'est toucher au lien sacré entre l'invisible et le visible que représentait Pharaon lui-même. C'est prendre conscience du plus grand secret de l'Égypte ancienne: celui du règne de Maât, la déesse de la justice universelle et de l'équilibre entre les deux mondes.

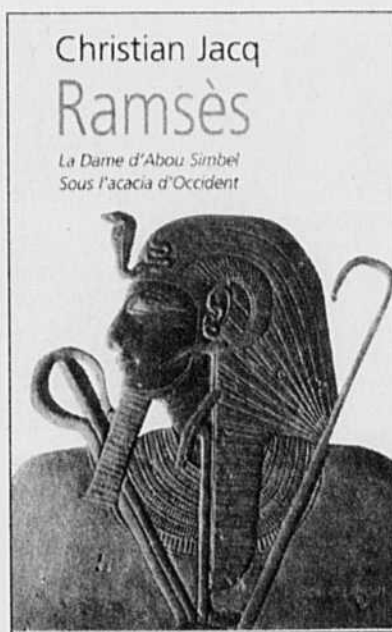
Christian Jacq, dont on ne compte plus les dizaines de livres qu'il a écrits sur l'Égypte des pharaons, nous raconte ici une histoire absolument passionnante s'abreuvant au quotidien de cette grandiose civilisation. On connaît par le détail les rites auxquels se soumettait Ramsès pour s'assurer que règne la justice en ce monde, tout comme on apprendra comment travaillaient les maçons et les briqueteurs à l'heure de la construction du temple de Karnak. On saura tout sur les rites funéraires, les intrigues de la cour et

l'administration des Deux Terres, sur l'organisation des cuisines, le curetage des canaux ou l'apprentissage que devaient suivre les jeunes scribes avant de travailler au service de l'État. Christian Jacq possède une connaissance profonde de tous les documents de cette époque et son récit fait revivre, au long de ces 1500 pages bien tassées sur du papier Bible, les heures de gloire comme les moments difficiles de ce souverain exceptionnel que fut Ramsès II dit Ramsès le Grand.

Moïse, Homère et Ménélas

Bien sûr, tout cela est romancé. L'auteur prend même des libertés par rapport à l'Histoire puisqu'il fait de Homère un ami de Ramsès alors que son existence même est pour le moins remise en question. De la même façon, on verra Ménélas, le héros grec de la guerre de Troie, arriver à Memphis avec la belle Hélène pour y faire réparer ses navires alors que les historiens commencent à peine à admettre que l'Iliade et ses personnages racontent des événements véritables. Christian Jacq fait aussi appel à la mythologie entourant le personnage de Ramsès et il construit autour de lui une sorte d'aréopage formé de ses anciens camarades d'université — Améni le scribe, Setaou le charmeur de serpents, Acha le diplomate et Moïse le constructeur. Un pirate sard, Serramana, complète le portrait à titre de chef de sa garde personnelle.

Tout au long des cinq livres ou presque, ces gens sont constamment présents autour du souverain, relançant chacun l'action du roman selon les grandes lignes de l'histoire. Améni sera ainsi l'occasion rêvée de décrire



l'univers des scribes et les ramifications complexes de l'administration du royaume. À travers les missions diplomatiques qu'il se voit confier, et dont on découvrira les ramifications à travers les différents services de renseignements qui pullulaient déjà à l'époque, Acha aide Ramsès à assurer la sécurité des frontières du royaume où s'agitaient les Hittites et les Assyriens. Lié à une Nubienne, Setaou administrera cette province et supervisera la construction du temple d'Abou Simbel dédié à Nefertari la grande épouse royale. Serramana aura pour tâche, lui, de déjouer les complots visant à renverser Ramsès; c'est lui aussi qui sauvera le roi en étouffant la révolte des Libyens à la quarante-cinquième année de son règne. Quant à Moï-

se, il en prend pour son rhume ici et les fameuses plaies d'Égypte comme l'Exode (qui survint bien au temps de Ramsès) sont traitées par Jacq comme des éléments négligeables.

Mais le fait est que le règne de Ramsès dura soixante-sept années. Qu'il assure la prospérité de l'Égypte en garantissant ses frontières et en construisant des temples dans le but toujours d'unir le visible et l'invisible. La droiture du personnage du souverain s'impose tout au long du cycle romanesque et l'admiration que porte Christian Jacq à cet homme hors du commun repose sur des faits concrets attestés tout autant par les hiéroglyphes gravés sur les piliers des temples que dans ceux relatant les traités signés avec les Hittites. Bien sûr, l'égyptologue a fait du personnage de Ramsès un mythe: toujours bon, toujours juste, toujours vigilant. Et tout au long des cinq livres, on sentira l'auteur s'acharner à relever la moindre des actions importantes du pharaon, ce qui est parfois un peu fastidieux pour le lecteur. Mais comment faire autrement avec un personnage aussi remarquable?

Invincible, indomptable, Ramsès a su résister aux Hittites, aux Libyens, aux magiciens et à tous les comploteurs convoitant les richesses de l'Égypte. Même dévasté par la mort de ses proches, c'est en s'appuyant sur la sagesse de Maât que le plus grand des pharaons a traversé les siècles pour affirmer que c'est en luttant contre les ténèbres et en unissant le visible et l'invisible que chacun de nous peut prétendre à être vraiment ce qu'il peut être. On serait séduit à moins.



Illuminés Ésotérisme et fiction

KHEOPS LA GRANDE PYRAMIDE DU SOLEIL

Jean S. Dallièr
Guy Trédaniel éditeur, Paris,
1998, 172 pages

Quel livre étrange! L'auteur n'a jamais mis les pieds en Égypte, il n'a jamais non plus visité la pyramide de Kheops. Il se défend d'être archéologue ou égyptologue, encore moins «pyramidologue», et il accuse tous les experts en hiéroglyphes, Champollion y compris, de raconter n'importe quoi. Bref, c'est plus de deux siècles d'égyptologie qu'on balaise ici du revers de la main.

Bien sûr, on dira que ce Jean S. Dallièr est un illuminé ou un fumiste. Que son «étude», qui est en fait un traité ésotérique avec force calculs trigonométriques, rapports d'angles, sinus et cosinus, est une longue divagation plus ou moins échevelée sur la Connaissance avec un grand C bien sûr. Mais en faisant abstraction de ce que la plupart des lecteurs verront comme un charabia de première classe, on ne peut s'empêcher de déceler ici des éléments intéressants.

C'est en 1979 que Dallièr découvre ce qu'il appelle «l'origine véritable» de l'architecture de la grande pyramide. Ce qui lui permet d'accéder à «la Connaissance de l'Architecture de la Pensée Pharaonique». Il est évidemment question ici de métaphysique, la pyramide symbolisant le lien très particulier reliant les pharaons de l'ancienne Égypte au cosmos tout entier. À l'époque de Ramsès, c'est précisément ce qu'impliquait l'union du visible et de l'invisible à travers toute une série de rituels exécutés par les grands prêtres et par Pharaon lui-même.

Pourtant, il faudra payer bien cher en patiences de toutes sortes pour accéder à de trop rares portions de textes incandescentes et lumineuses, l'auteur se complaisant dans les anathèmes et les dénonciations tonitruantes et se référant constamment à un pénible vocabulaire ésotérique farci de majuscules. En cherchant à décrire la Complexité, il n'arrive finalement qu'à semer la Confusion.

MOMIE

Katherine Quenot
Albin Michel, Paris, 1998, 302 pages

Voilà une histoire fascinante se déroulant en même temps dans le quartier du Marais, à Paris, et quelque part dans l'Égypte ancienne, quelque 2500 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire avant même l'époque à laquelle vécut le grand Ramsès. Fascinante, parce qu'elle décrit une sorte d'envoûtement ou du moins une fascination tournant au délire. Victoria, la femme d'un pharmacien établi à Paris, vit un rapport plutôt étrange avec les chats qu'elle prend plaisir à embaumer dans son sous-sol. Souffrant d'anorexie et de maux persistants, elle se laissera peu à peu envahir par des images obsessionnelles la ramenant à un passé lointain sur les rives du Nil. En parallèle, on découvrira aussi un autre personnage, Néfroué, une enfant cruelle aux pouvoirs étranges, fille de pharaon, qui succombe bêtement lors d'un accident. Pour toutes sortes de raisons, la momification de Néfroué ne sera jamais complétée. Alors que Victoria, elle, malgré toute son élégance et son raffinement, en viendra peu à peu à se prendre pour une sorte de momie vivante jusqu'à ce que l'on découvre la cause de ses tourments.

Katherine Quenot réussit à nous faire croire au trouble de Victoria tout comme au plan diabolique de Néfroué qui cherche à réincarner son âme. Mêlant la description psychologique et ses connaissances des rites égyptiens de l'embaumement, campant des personnages à tout moment plausibles dans un style qui tient à la fois du suspens et du fantastique, elle raconte une histoire prenante qu'on aura beaucoup de peine à ne pas lire d'un seul trait. Coeurs sensibles s'abstiennent.

Michel Bélaïr

Une femme de tête

LES MÉMOIRES DE CLÉOPÂTRE

La Fille d'Isis
Margaret George
Traduction de l'américain
par Dominique Rinaudo,
Albin Michel, Paris, 1998, 549 pages

Cléopâtre est un énorme personnage. Septième du nom, née au milieu de la dynastie corrompue des Ptolémée, elle a connu Pompée, séduit et aimé le grand Jules César, résisté à quelques guerres civiles et remis pour la dernière fois l'Égypte sur ses pieds alors qu'elle allait définitivement s'écrouler. Celle qui a connu un destin aussi glorieux n'atteint certes pas à la dimension de Ramsès le Grand et l'Égypte sur laquelle elle a régné n'était plus, depuis longtemps déjà, celle des pharaons, mais c'est un des personnages majeurs du tournant du premier millénaire et il n'est pas

étonnant qu'une romancière «historique» — elle a déjà écrit un roman sur Marie Stuart et un autre sur Henry VIII — comme Margaret George s'y soit attardée.

Cette *Fille d'Isis* est le premier tome d'une trilogie qui sera complété par *Sous le signe d'Aphrodite* et *La Morsure du serpent* déjà en phase de traduction.

Écrit à la première personne sous la forme d'un journal, on y voit revivre une Égypte devenue depuis longtemps profane et dont la capitale s'est déplacée vers Alexandrie, la ville blanche ouverte sur la Méditerranée et sur le monde. Le roman s'amorce en fait avec la mort de Cléopâtre VI alors que «notre» Cléopâtre n'a que trois ans et se termine avec celle de Jules César. Intrigues de palais, trahisons, complots, soulèvements et guerres de faction font partie du menu quotidien de la future souveraine avant même qu'elle atteigne l'âge

de raison. C'est ce contexte familial sans pareil qui lui valut sans doute d'aiguiser son intelligence et de parfaire son initiation en se consacrant à la déesse de la résurrection, Isis.

Propulsé au rang de best-seller dès sa publication en 1997, le roman apparaît toutefois superficiel si on a le malheur de le comparer aux cinq livres de Christian Jacq sur Ramsès (peut-il en être autrement puisque l'Égypte qui sert ici de toiles de fond a depuis longtemps perdu son âme?). Par contre le portrait de Cléopâtre en femme de tête est intéressant et à mille lieux du cliché.

M.B.



JACQUES GENEST

À NE PAS MANQUER

Un idéal, une vie

Autobiographie du
Dr Jacques Genest publiée par
Les Presses Universitaires de Laval

Figure de proue au cœur de l'histoire
de la médecine et de la recherche
biomédicale au Québec au cours
du dernier demi-siècle.

Disponible dans toutes les librairies.
Inf.: (514) 987-5505



GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR
PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMY
MARQUIS
imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA CÉRÉMONIE DES ANGES, Marie Laberge, Boréal
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, Boréal
- 3- SMILEY, Michel Desautels, VLB

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- EN EFFEUILANT LA MARGUERITE, Marguerite Lessop, Lescop
- 2- AVIONS, HÔTELS ET GLORIEUX, Mathias Brunet, Québec-Amérique
- 3- UNE BOUTEILLE À LA MER?, Jacques Parizeau, VLB

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- NUIT D'ORAGE, Michèle Lemieux, Seuil jeunesse
- 2- CONTES POUR ENFANTS, Gabrielle Roy, Boréal
- 3- LA CHAMBRE D'EDEN T.2, Anique Poitras, Québec-Amérique

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, Nouvelles éditions de l'Arc

LIVRES PRATIQUES

- 1- LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER, François Chartier, Libre expression
- 2- RECETTES ET MENUS SANTÉ, Michel Montignac, Trustar

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES, Michel Houellebecq, Flammarion
- 2- LE JOURNAL DE BRIDGET JONES, Helen Fielding, Albin Michel
- 3- MERCURE, Amélie Nothomb, Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- MARGUERITE DURAS, Laure Adler, Gallimard
- 2- UNE HISTOIRE DE LA LECTURE, Alberto Manguel, Actes Sud
- 3- CASANOVA, L'ADMIRABLE, Philippe Sollers, Plon

LE COUP DE CŒUR QUÉBÉCOIS

- 1- INSPECTEUR SPECTEUR ET LE DOIGT MORT, Ghislain Taschereau, Les Intouchables

Champigny

Archambault Musique, 849-6206 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du 521, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermes Inc., 274-3669
Librairie Le Foreteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Oliveri, 739-3639
Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Vaugeois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION
NATIONALE

DES ÉDITEURS
DE LIVRES



SAMEDI 21 NOVEMBRE

Le Salon présente :

Confidences d'écrivains

— Animateur : Gilles Archambault.

11 h - Michel Lessard

12 h - Israël Eliraz

13 h 30 - Marie Laberge

17 h - Christine Brouillet

18 h 15 - John Saul

Jeunes journalistes en herbe rencontrent

11 h - Gilles Tibo

14 h 15 - Tito

Tables rondes

— Animatrice : Marie-France Bazzo, Indicatif présent, SRC.

13 h - Les 25 ans du Conseil du Statut de la femme, avec

Michelle Tisseyré, Lise Payette, Pauline Gill, Clairandré

Cauchy, Claudine Bertrand et Marie-Andrée Roy.

— Animateur : André Champagne, chroniqueur

à Samedi et rien d'autre, SRC.

16 h 15 - Il était une fois... l'Histoire, avec Micheline

Lachance, Michel Lessard, Jacques Lacoursière,

Alberto Manguel et Patrice Groulx.

14 h - Remise du Prix Genève-Montréal.

19 h 30 - Soirée Foule Passion (16-24 ans).

Livrez-vous à vos passions !

EXPOSITIONS :

• Les prix littéraires / les beaux livres à consulter, Place Loto-Québec

• Les anniversaires des exposants - l'histoire, Place Alcan

• La nuit à lire debout - affiches des quatre finalistes et du gagnant

• Des livres qui s'ouvrent sur le monde (Les 40 ans des Éditions de l'Homme)

• Les revues littéraires au Québec (SODEP)

Programme complet au Salon du livre de Montréal et sur le site Internet.

	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi
17 h à 22 h	9 h à 22 h	10 h à 22 h	10 h à 22 h	9 h à 22 h	9 h à 18 h	
Adultes :	Étudiants, aînés et membres de la FADOQ :					
6 \$				3 \$		

http://www.slm.qc.ca

Salon du livre de Montréal

du 19 au 24 novembre 1998, Place Bonaventure



LIVRES

ARTS VISUELS

L'épopée évincée

Un Borduas indépendant de la dernière exposition automatiste

PAUL-ÉMILE BORDUAS

Textes de Josée Bélisle
et de Marcel Saint-Pierre
Musée d'art contemporain/Les 400
coups, Montréal, 1998, 110 pages

BERNARD LAMARCHE

«*Tout est affaire de décors*», écrit un jour Aragon. Ou de paratexte, diraient plutôt les spécialistes de la littérature. Or, si Les 400 coups nous ont habitués à un travail d'édition d'une qualité appréciable, dans le cas de ce *Paul-Émile Borduas*, la monographie retardataire accompagnant l'exposition du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), *Borduas et l'épopée automatiste*, ce sont quelques ratages qui de prime abord sautent aux yeux. Non pas que la netteté des reproductions soit mise en cause dans ce catalogue, mais quelques choix plus que discutables sont criants quant à la manière avec laquelle la maquette a été jouée.

Le cinquantenaire de Refus global

Premièrement, on aurait voulu faire un ouvrage moins invitant qu'on aurait pu. Détails? Vétilles? Peut-être, mais avouez que Borduas a produits des toiles sensiblement plus intéressantes que cette *Tête de coq* (1942), un tableau pré-automatiste aux coloris éteints que l'on a choisi de placer en couverture. Il ne faut pas

oublier que cet ouvrage est publié dans le contexte du cinquantenaire de *Refus global*, le manifeste du mouvement automatiste. Outre ce qu'on pourrait voir comme une sorte d'anachronisme, tout se passe comme si à la couverture de l'ouvrage on n'avait pas assumé la radicalité de la production de Borduas.

La couverture renseigne énormément sur la plage de l'histoire de l'art québécois traitée par le livre. On se rappelle que l'exposition — d'accord, on insiste du côté des éditeurs (le MACM est coéditeur), sur le fait que l'ouvrage n'est pas à proprement parler un catalogue d'exposition — couvrirait non seulement la collection Borduas du MACM, mais prenait aussi la peine d'étendre, de façon plus générale, le sujet à l'automatisme. Il est fort déplorable que le livre ait évincé cette dimension de l'histoire mal éclairée encore en raison de l'ombre que lui porte Borduas. Précisément, un des aspects heureux de l'accrochage du MACM était de ne pas isoler Borduas des artistes qui l'entouraient. À cet égard, la monographie renverse la vapeur, puisque les deux textes qu'elle contient ne s'arrêtent que sur l'œuvre de Borduas.

En ce qui concerne les textes, encore une fois, le paratexte de l'ouvrage révèle des choix fort discutables. La page titre annonce deux écrits: le premier de Josée Bélisle, conservatrice de la collection permanente du MACM, le second de Marcel Saint-

Pierre, historien de l'art rattaché à l'Université du Québec à Montréal (il est à noter par ailleurs que nulle part on a cru bon d'offrir une courte présentation des auteurs).

Déjà, la longueur des textes en dit long sur leur nature. Alors que Saint-Pierre s'est livré à un essai d'une substantielle envergure, Josée Bélisle s'est limitée à une courte présentation des jalons importants qui ont marqué la constitution de la collection Borduas du MACM, sans analyser réelle des forces et des limites de ce regroupement important d'œuvres, sans considération pour le domaine précis que permet d'arpenter cette collection et sans tenter finalement de réfléchir sur la valeur de cette réunion.

Cela dit, reste que les informations colligées par Bélisle, une recension des acquisitions des œuvres par le MACM et des épisodes de la carrière de Borduas auxquelles ces œuvres correspondent, demeurent utiles, mais à une étape aussi attendue de l'histoire de l'art du Québec et vu les récentes et prodigieuses avancées des études sur Borduas et les automatistes, auxquelles ont contribué les Ray Ellenwood, André G. Bourassa et autres Gilles Lapointe, on se serait attendu à plus d'exigence.

Ainsi, son texte aurait dû recevoir le statut de préface, question de rester juste envers le travail de Saint-

Pierre, dont l'investissement est sans contredit plus considérable.

La pensée plastique de Borduas

Bien qu'il soit d'une valeur indéniable, on pourrait faire un reproche similaire à l'essai de Saint-Pierre, intitulé *La pensée plastique de Borduas*. S'il ne déborde pas sur la production des automatistes non plus, bien qu'il traite de la manière qu'ont les préceptes automatistes de s'incarner dans la peinture de Borduas, son texte s'éloigne à quelques reprises du corpus de la collection Borduas du MACM, faut-il le rappeler, dont il s'agissait de souligner les acquis. À travers des analyses plastiques pour la plupart très sensibles aux objets picturaux abordés, Saint-Pierre étoffe son point de vue en se basant sur des œuvres qui n'appartiennent pas au MACM, et qui ne sont pas toutes reproduites dans l'ouvrage, et le sont parfois dans un format s'approchant du timbre-poste, en noir et blanc.

Ces écarts sont pardonnables dans la mesure où le long article évite le piège de la reconstitution historique, que d'autres avant Saint-Pierre ont fouillée avec grande précision. Il faut dire que l'auteur n'est pas un spécialiste de Borduas et que ses recherches ont porté le plus souvent sur des avant-gardes plus récentes que celle que constituent les automa-

tistes. On a qu'à penser à ses textes dans la monographie du Musée du Québec lors de l'exposition rétrospective du regretté Serge Lemoyne, et dans le second tome du collectif *Les arts visuels au Québec* dans les années soixante, sous la direction de Francine Couture.

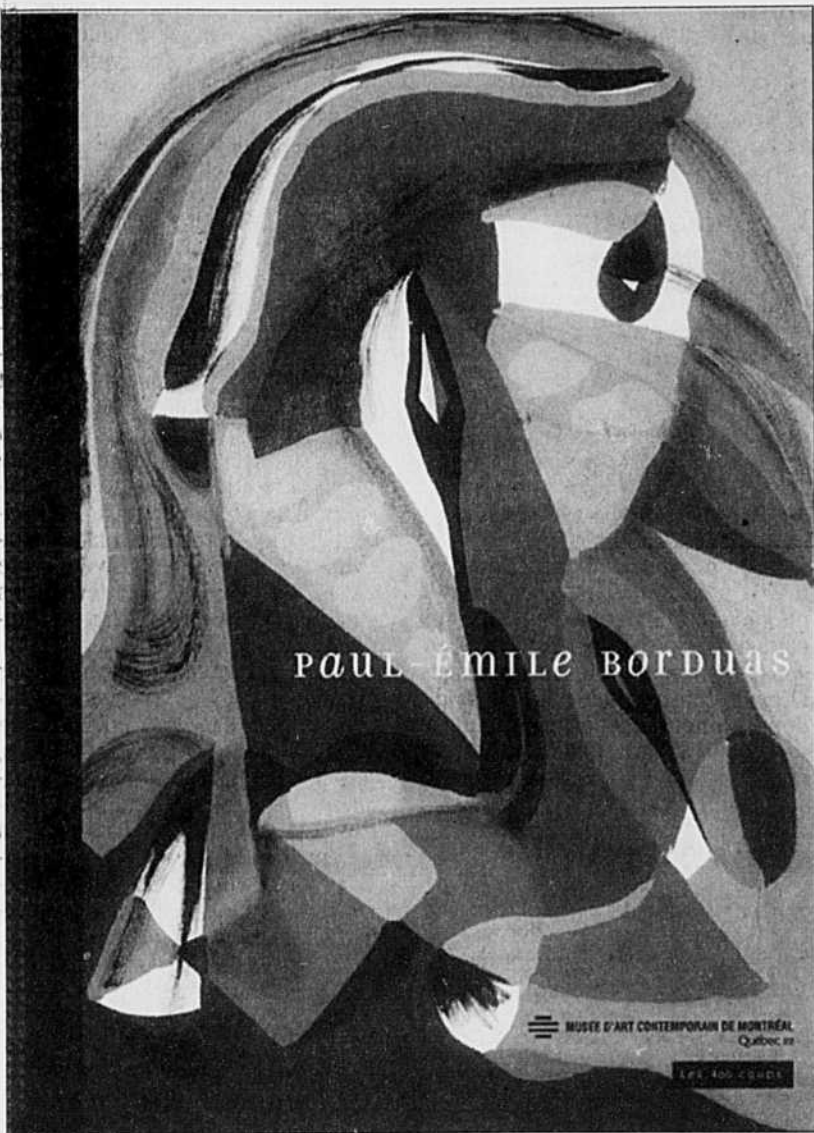
Cet état de fait ne revient pas à dire que la contribution de l'auteur à la compréhension de l'œuvre de Borduas est négligeable. Au contraire, la systémique avec laquelle Saint-Pierre se livre à l'analyse des œuvres de Borduas, du point de vue de la plastique, permet de bien saisir les opérations visuelles — l'auteur utilise à juste titre le terme de «*rhétorique visuelle*» — dans les tableaux du peintre automatiste. Cette analyse se craint pas d'enjamber les périodes picturales de Borduas, ni les styles qu'il a pu emprunter tout du long de sa carrière. «*Chemin faisant*, écrit l'auteur, *il faudra bien aussi faire l'économie d'une biographie, sacrifier sa complexité, pour ne pas perdre de vue le sens plastique d'une œuvre fondatrice, sa contribution à l'esthétique contemporaine.*»

Matérialité picturale

Ainsi seront observées la «*matérialité picturale*» comme lieu de l'«*indispensable présence à toute représentation de l'absence*» que l'auteur traque dans les tableaux figuratifs, les «*réminis-*

cences figuratives ou structurelles» dans les premiers tableaux à la gestuelle plus affirmée, les abîmes spatiaux des périodes suivantes, etc. Le tout dans un langage clair et accessible, qui aide à la lecture de ce qui se rapproche d'une sémiotique de l'image, dans son acceptation la plus large, que l'auteur entrecoupe de citations tirées des écrits de Borduas aptes à éclairer la conception de ce dernier du «*chant de la matière*». Une des originalités de l'étude de Saint-Pierre consiste à tenter d'«*amener la composition à [un] stade figural, arrêter la concentration des tâches juste avant cette saisie imagée dans l'ordre figuratif*», qu'il présente, au moment de se pencher sur un tableau de 1947, *L'envolée de l'épouvantail*, comme un «*des enjeux fondamentaux de la conception borduasienne de la matière imagée*».

En bref, à travers une foule de questions que soulève l'auteur au cours de son essai qui s'étend sur 35 denses pages, sont étudiées les différentes manières qu'a Borduas, pour paraphraser Saint-Pierre, de se tenir aux bords de la figuration. Si quelques interprétations peuvent parfois faire lever le sourcil en signe de résistance, l'intérêt de cette lecture tient justement dans le fait que l'auteur ait tenté, selon une méthode dont il possède bien les cordes, de sortir des sentiers battus des exégèses de l'œuvre de Borduas.



Faites le plein de BOUQUINS

25%

de remise
sur les 50 meilleurs titres,
du 15 novembre au 31 décembre 98.

- Dictionnaire des symboles • Encyclopédie des vins et alcools
- Les découvreurs • Dictionnaire du cinéma • Tout l'opéra et bien d'autres.



Robert Laffont

Bouquins, une collection Robert Laffont
en vente chez tous les bons libraires.



La passion... en chair et en os

au Salon du livre de Montréal

Stand 512

Autres passionnés à rencontrer



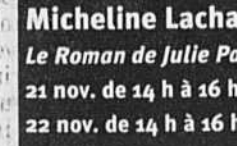
Dominique Demers
Maïna
Marie la chipie
Un Hiver de tourmente
La Mystérieuse bibliothèque
21 nov. de 12 h à 14 h
23 nov. de 14 h à 15 h



Yves Beauchemin
Juliette Pomerleau
22 nov. de 14 h à 15 h



Michèle Marineau
Les Vélos n'ont pas d'états d'âme
21 nov. de 12 h à 13 h
22 nov. de 11 h à 12 h
23 nov. de 12 h à 14 h
24 nov. de 12 h à 14 h



Micheline Lachance
Le Roman de Julie Papineau I et II
21 nov. de 14 h à 16 h
22 nov. de 14 h à 16 h



Guy Parent
L'Enfant chinois
22 nov. de 16 h à 17 h



Gilles Tibo
Noémie - Le Château de glace
La Nuit rouge
Les Voyages du petit géant
21 nov. de 12 h à 14 h
22 nov. de 14 h 30 à 15 h 30
23 nov. de 10 h à 12 h
24 nov. de 12 h à 13 h



François Gravel
Kate quelque part
Vingt-et-un tableaux
et quelques craies
21 nov. de 12 h à 13 h
22 nov. de 11 h à 12 h
23 nov. de 12 h à 14 h



Marie Éva de Villers
Multidictionnaire
Multi des jeunes
Grammaire en tableaux
22 nov. de 11 h à 12 h



Mathias Brunet
Avions, hôtels... et Glorieux
21 nov. de 14 h à 16 h
22 nov. de 12 h à 14 h



Marc Fisher
Les Hommes du zoo
Le Cadeau du millionnaire
21 nov. de 14 h à 16 h
22 nov. de 12 h à 14 h



Sylvain Meunier
Enquête sur le viol
d'un père Noël
21 nov. de 11 h à 12 h
22 nov. de 12 h à 14 h



Claude Béland
Inquiétude et espoir
22 nov. de 14 h à 16 h



Anique Poitras
La Chambre d'Éden
tomes I et II
22 nov. de 11 h à 12 h
et 15 h à 16 h
23 nov. de 10 h à 12 h

- Francine Allard
23 nov. de 10 h à 11 h
24 nov. de 11 h à 13 h
- François Barcelo
24 nov. de 12 h à 14 h
- Alain Beaulieu
21 nov. de 12 h à 14 h
- Tania Boulet
23 nov. de 12 h à 16 h
23 nov. de 12 h à 14 h
- Sylvain Dodier
21 nov. de 11 h à 11 h 30
22 nov. de 12 h à 12 h 30
23 nov. de 10 h 30 à 11 h
23 nov. de 12 h à 14 h
- Michèle Frémont
24 nov. de 10 h à 12 h
- Marie Gagnier
21 nov. de 11 h à 12 h
- Sylvain Lelièvre
21 nov. de 16 h à 18 h
- Clo Morin
23 nov. de 12 h à 14 h
- Pierre Pelletier
21 nov. de 11 h à 12 h
22 nov. de 16 h à 17 h
- Marcia Pilote
24 nov. de 10 h à 12 h
- Diane Sansoucy
21 nov. de 11 h à 12 h
22 nov. de 14 h à 15 h
- Bertrand Vac
21 nov. de 13 h à 14 h

QUÉBEC AMÉRIQUE



LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

L'image à la page

Pour de belles images, une impression de qualité

Préambule: Irez-vous faire votre virée au Salon du livre de Montréal? De l'amoncellement de bouquins que vous y verrez, nous en présentons ici deux, des livres où l'image l'emporte sur le mot. Hommage à la photo mise en livre...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

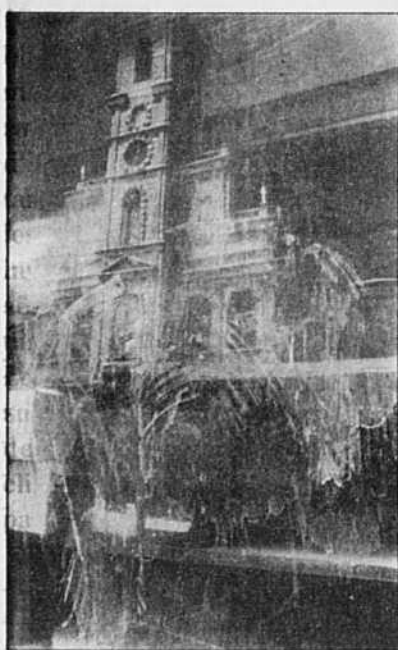
La majorité des volumes qui nous arrivent ces jours-ci donnent priorité à la lettre, non pas à l'image. Il arrive, rarement il est vrai, que la donne soit inversée, et aterraissent alors sur nos bureaux quelques-uns de ces petits bijoux qui s'apparentent presque davantage à l'objet d'art qu'au livre.

Dans la foulée du Salon du livre de Montréal, et quelque temps avant la folie furieuse des Fêtes, deux de ces perles littéraires dont nous vous entretenons ici: *Vertige-Vestige*, un livre contenant plusieurs des photos du photographe québécois Serge Clément (Les 400 coups), et chez Actes Sud / Leméac, *Juliette Gréco*, un superbe hommage photographique au mystère que cette femme continue de dégarer — il s'agit d'une première dans ce type de livre d'art pour le duo Actes Sud / Leméac.

Vertige-Vestige reprend le travail de Serge Clément. Entre 1991 et 1997, le photographe a parcouru le vaste monde, la pellicule au cou. Il a observé «une réalité fuyante, mystérieuse», toujours «à la recherche d'images à travers lesquelles subsistent les traces d'un passé, la promesse d'un ailleurs, la fragilité d'un avenir». De la Belgique à la France, en passant par Hong Kong et le Québec, M. Clément transpose d'une façon tout à fait unique et elle aussi empreinte d'un certain mystère photographique, les images qui défilent sous ses yeux, et les nôtres.

Dans le texte qui accompagne le parcours photographique de Clément, Mona Hakim écrit, à propos de cette alliance vertige et vestige: «Le vertige est cette sensation que tout défile précipitamment sous nos yeux alors que les objets environnants semblent animés d'un mouvement giratoire. À l'inverse, le vestige, dans son sens premier, demeure fixe, subsiste, laisse des traces d'un passé qui résiste.»

Le résultat est assez surprenant, permettons-nous d'en juger: alors



Montréal, tiré du livre *Vertige-Vestige*
SERGE CLÉMENT



PIERRE-OLIVIER DESCHAMPS

Gréco chez elle, 1990

qu'un œil néophyte pourrait croire à une superposition d'images, l'explication de l'œuvre révèle au contraire que dans la majorité des photographies, c'est la réflexion d'une image sur une autre qui donne l'impression de ce subterfuge. «Vitre, miroir, pierre polie non seulement découpent les plans, mais sont autant de fenêtres ouvertes sur des mondes concomitants», poursuit Mona Hakim.

Notons au passage la qualité d'impression, qui rend grâce à ces photos, ce type d'ouvrage étant rare, et encore plus rarement bien fait et imprimé.

Dans un autre registre, voici donc un autre livre qu'on parcourt en images: *Juliette Gréco*. Car la vedette cette fois n'est pas derrière, mais bien devant l'objectif de la caméra. «Gréco, depuis cinquante ans, elle est partout, et jamais là.» C'est en guise d'introduction à cet hommage en photos à la chanteuse et ensorceleuse de scène et d'écran que Josyane Savigneau raconte le personnage et son caractère insaisissable. «Les journaux savent que Gréco résiste à toutes les définitions mais ils ne peuvent s'empêcher de les rappeler, et peut-être le faut-il: «Gréco, la muse de l'existentialisme», «la fleur vénéuse de Saint-Germain-des-Près», «l'ambassadrice de la chanson française dans le monde entier», «la liane noire de nos nuits blanches», «chanteuse mythique», «diseuse de génie»,...

La liste pourrait sans doute s'étirer davantage. Son visage dit la multiplicité des ondes qui l'habitent: «Fonceuse. Combattante. Conquérante. Résistante. Rieuse. Moqueuse. Vivante.» Devenue «un mythe avant même d'avoir accompli son destin», Juliette Gréco, ici croquée sur le vif, photos admirables qui disent bien à la fois le personnage mystérieux, fort, aimable. «Alors, finalement, le secret d'une existence si somptueusement risquée, si superbement maîtrisée? De savoir le garder, sans doute, ce secret-là.»

Nomination à la GBQ

Les activités de la Grande Bibliothèque du Québec se font dans l'ombre, selon le vœu de sa nouvelle présidente-directrice générale, Lise Bissonnette, qui préfère laisser couler l'eau sous les ponts avant de se lancer dans les déclarations publiques; mais malgré le silence, la machine est en branle. Ainsi, parmi les nominations récentes qui composent tranquillement l'équipe de la GBQ, a-t-on appris l'embauche de Marthe Lawrence, à titre de conseillère en communication de la Grande Bibliothèque. Précédemment à ce poste, M^{me} Lawrence a tra-

vaillé aux côtés de Lucien Bouchard pendant près de cinq ans à titre d'attachée de presse, d'abord au Bloc québécois, puis sur la scène provinciale.

Paris serre la pince de Montréal

S'amène à Montréal ces jours-ci une petite délégation parisienne, curieuse de venir voir fonctionner le cousin québécois dans le secteur du livre. Ne l'oublions pas — et au risque de nous répéter — le Québec est l'invité d'honneur du prochain Salon du livre de Paris, en mars prochain, ce qui a l'heur d'en activer quelques-uns. Opérateurs du Salon du livre de Paris, collègues du Centre national du livre et du ministère de la Culture et de la Communication, représentants de la Fnac, ils sont ici notamment, raconte le président de l'Association nationale des éditeurs de livres, Pascal Assathiany, pour «attacher les ficelles» de ce qui devrait être la programmation du Salon et surtout... la liste des auteurs qui y seront invités. À suivre...

Prix littéraire France-Québec

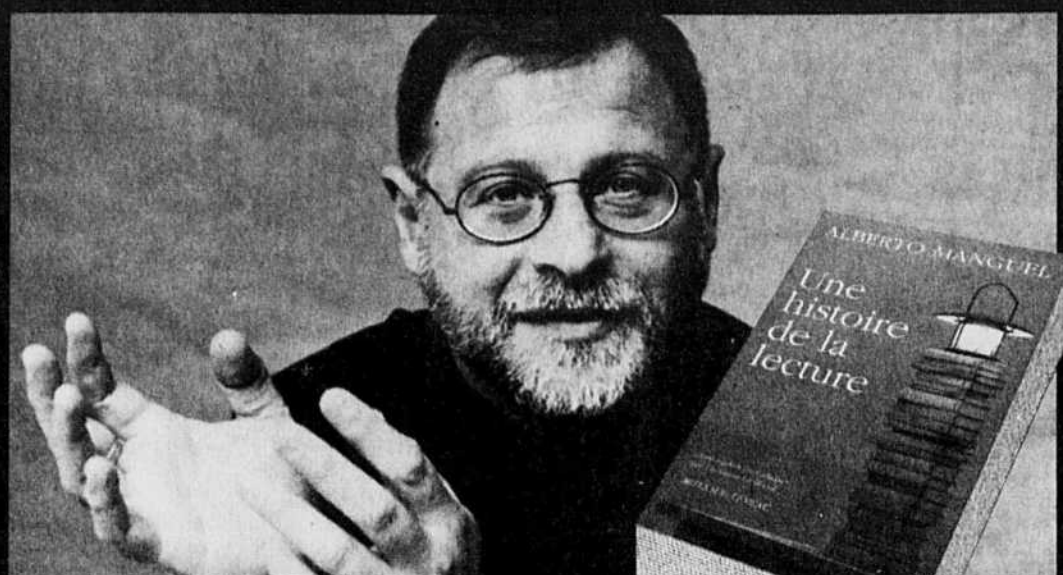
L'écrivain, professeure de littérature et directrice de la revue *Études françaises*, Lise Gauvin, est récipiendaire du prix littéraire France-Québec, décerné par l'Association des écrivains de langue française. M^{me} Gauvin a reçu l'honneur pour son ouvrage *L'Écrivain francophone à la croisée des chemins* (Éditions Karthala).

PRIX MÉDICIS

ESSAI 1998

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Alberto Manguel



«[...] un livre savant et personnel, drôle et perspicace, traduit avec talent. Un livre admirable que tout véritable lecteur voudra conserver dans sa bibliothèque en se demandant [...] pourquoi l'on tient tant à s'entourer de livres, comme si ceux-ci pouvaient nous protéger contre la mort.»
Jacques Godbout, *L'Actualité*

«On y découvre que ceux qui aiment les livres forment une société à la richesse insoupçonnée. L'ouvrage est une véritable encyclopédie sur le bonheur de lire et d'apprendre.»
Gilles Crevier,
Le Journal de Montréal

«[...] les lecteurs demeurent libres, bâtissant à chaque lecture leur propre histoire. Celle d'Alberto Manguel est passionnante.»
Robert Chartand, *Le Devoir*

«Au long de cette vaste pérégrination, Manguel nous laisse entendre que la lecture [fut inventée] par les rêveurs.»
Laurent Lemire,
Le Nouvel Observateur

Invité d'honneur
Salon du Livre de Montréal

Séances de signature
le samedi 21 novembre de 17h30 à 18h30
le dimanche 22 novembre de 16h à 17h
STAND 163

ACTES SUD/LEMÉAC

ALIÉNOR
Herménégilde Chiasson
THÉÂTRE

Éditions d'Acadie
12,95 \$



Les autres écriront
ton histoire.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

LE DEVOIR

LE COULONNEUX
Simone Chaput
ROMAN

Éditions du Blé
19,95 \$



Camille, pieds nus dans
la verdure, lève la tête et
regarde le ciel.

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

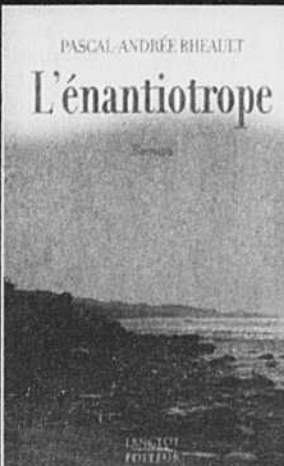
LE DEVOIR

ILS ARRIVENT EN LIBRAIRIE



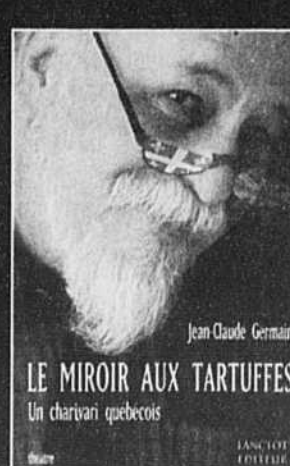
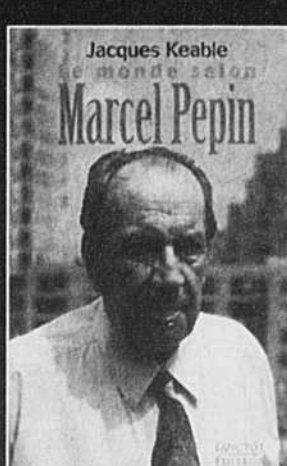
AUDREY BENOÎT
Sylvie

PIERRE GOBEIL
*Sur le toit
des maisons*



PASCAL-ANDRÉE RHEAULT
L'énantiotrope

JACQUES KEABLE
*Le monde
selon Marcel
Pepin*



JEAN-CLAUDE GERMAIN
*Le miroir
aux tartuffes*



ÉMILE BOUDREAU
*Un enfant de
la grande
dépression*

GEORGES DOR
*Les qui qui et les
que que ou le français
torturé à la télé*



LOUIS FOURNIER
*FLQ : histoire
d'un mouvement
clandestin*

JEAN-SÉBASTIEN LAROCHE
Rose et rasoir



AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL,
VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS
DANS LE GRAND ENSEMBLE DE PROLOGUE :

Marcel Pepin et Jacques Keable, Michel Chartand et Fernand Foisy, Audrey Benoit, Pierre Gobeil, Raymond Cloutier, Martine Pratte, Zoomba, Georges Dor, Yvon Deschamps, Émile Boudreau, Yves Robillard, Louis Fournier, Jean-Claude Germain, Pascal-Andrée Rheault, Raymond Lévesque, André D'Allemagne, Jean Marcel, Emmanuelle Turgeon, Claude Jasmin, Jean-Sébastien Larouche, Pierre Lègaré, Guy-A. Lepage, Dominic Lévesque, Yves Pelletier, Michelle Allen, Dany Laferrière.

LANCOT
ÉDITEUR
la petite maison de la grande littérature